

Serge Nerac

Table rase



Toute ressemblance avec des situations réelles ou avec des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Serge Nerac

Table rase

© Nerac, 2002

Nous sommes éphémères, parfois très fragiles et la vie peut nous faucher en un rien de temps. J'ai voulu écrire ce qui suit comme un témoignage que je lègue à mes enfants pour le cas où il m'arriverait malheur avant qu'ils aient grandi et que j'ai pu, s'ils le souhaitent, leur faire connaître ma version des faits sur une période du passé plutôt sombre. J'ai tenu à transcrire ici des faits ayant existés. Les propos tenus par les personnages sont rapportés au mot près pour coller au plus près de la réalité, même s'ils sont inouïs. C'est justement parce qu'ils le sont que je ne les ai ni oubliés ni déformés. Mon interprétation des événements reste bien sûr subjective, mais elle me paraît pour l'instant toujours aussi juste.

Quand Antoine s'est pointé, accompagné de Claire dont il m'avait parlée, je savais pas trop ce que j'allais trouver, mais je lui faisais confiance, il m'avait assuré qu'elle était jolie.

A cette époque, j'avais un aquarium rempli de poissons exotiques. Je venais d'acheter des Danio rerio et je m'étais vite aperçu que j'avais fait une erreur. Ces bêtes là étaient hyper speed. C'était des petits poissons, j'en avais six ou sept, qui zigzaguaient dans tous les sens comme des mouches. Ils semaient la panique dans la belle quiétude sous-marine que j'avais agencée. C'était le gang des poissons tropicaux. En plus, ils avaient une certaine propension à mordre les autres habitants. Je me suis dit que j'allais les virer.

Antoine m'avait annoncé que Claire, sa collègue de travail, était intéressée. Elle avait un aquarium et elle voulait bien les prendre. Je sais pas ce que j'en aurais fait sinon. J'aurais essayé de les ramener chez le gars qui me les avait vendus, mais c'était pas certain qu'il voulût bien les reprendre. Peut-être qu'il avait une politique stricte en matière de prophylaxie

des maladies aquacoles, et qu'il n'aurait pas risqué de contaminer un bac en récupérant des spécimens qu'il ne savait d'où. Autrement, je les aurais sûrement vidés dans un bassin ou une marre quelconque, histoire de pas trop culpabiliser même s'ils étaient voués à une mort certaine.

Ca faisait un bon moment que j'étais tout seul, enfin pour ainsi dire. Je fréquentais une fille gentille dont j'abusais. A présent, je le regrette. De toutes celles que j'ai rencontrées, c'est elle qui m'a le plus aimé. J'avais pas conscience de tout ça et l'en remerciais mal. Je ne savais pas encore ce qui est important.

J'attendais qu'une chose : en rencontrer une qui me fasse un déclic, une fille assez maligne pour ne pas en avoir honte quand je mettrais le nez dehors et qui tienne la route d'une façon générale. Je ne cherchais pas la perle rare, la beauté suprême, une femme fatale, je voulais une compagne humaine, jolie, souple, et facile au quotidien.

Antoine, c'est un copain d'adolescence. On s'est toujours bien entendu sans qu'il y ait jamais trop d'accrochages. Ou alors des trucs sans importance et de façon équitable pour chacun de nous. Il n'y en a jamais eu un pour donner franchement des leçons à l'autre, et ça, c'est un gage de stabilité et de bonne amitié.

Je les ai donc vus arriver, une fin de journée du mois de mars, pour que Claire prenne possession des poissons. En fait, elle voulait seulement savoir qui j'étais et à quoi ressemblait le copain d'Antoine dont il lui parlait souvent ; les poissons, elle en avait rien à cirer, et j'étais pas dupe. Je ne sais pas ce qu'il lui avait raconté dans le détail sur mon sujet, mais elle savait que j'écrivais, que j'étais déjà arrivé au bout de deux manuscrits et, même sans connaître la valeur de mes écrits, et en sachant parfaitement que je n'avais jamais été publié, l'image devait l'intriguer et piquer sa curiosité. Les poissons étaient pour nous deux une occasion de nous rencontrer une première fois. Je l'ai observée et la première impression

était agréable. J'avais devant les yeux une jolie brunette, pas trop grande, c'est à dire à ma taille, souriante et à l'aise. Elle était mince et avait quelque chose de pétillant dans le visage.

- Je vous offre quelque chose à boire ? demandai-je.
- D'accord, répondit Antoine, vas-y, qu'est-ce que tu nous proposes ?

J'ai filé vers la cuisine et j'ai ramené des bières et quelques jus de fruits avec trois verres. Antoine observait l'aquarium dans le salon avec Claire.

La fille l'avait pas intéressé et il me la proposait. C'était généreux et sympathique de sa part. J'y croyais pas trop au fait qu'elle ne lui plaisait pas, je pensais plutôt qu'il avait compris qu'il n'avait pas ses chances et qu'au lieu de se manger un carton avec elle, il préférait céder la place à un ami que ça pouvait tenter. Je lui avais demandé le pourquoi de ses réticences, mais il était resté vague. Ca ne m'avait pas du tout troublé, au contraire, je croyais qu'il ne se sentait tout simplement pas à la hauteur de ce beau brin de fille résolue, tandis que je m'imaginai, moi, plus entreprenant et talentueux pour la séduire.

On a siroté tranquillement nos verres en parlant de tout et de rien, puis j'ai pêché les fauteurs de trouble que j'ai plongés dans la boîte étanche assez grande et remplie d'eau, dont s'était munie Claire pour le transport de ses futurs hôtes.

La première entrevue avait été de bon augure et j'ai rappelé Antoine quelques jours après pour tâter le terrain et lui demander s'il avait le numéro de téléphone de Claire. Il me l'a donné.

- Allô !
- Allô. Bonjour, c'est Hugo.
- Oui.
- Tu vas bien ? Les poissons aussi ?

- Ouais. Tu sais, j'ai aussi deux poissons rouges dans le bocal. Pour l'instant, ça se passe bien. Pas d'attaque... Mais les poissons rouges sont beaucoup plus gros qu'eux.

- Bon.

- Tu veux passer ?

- Oui, je veux bien. Quand ?

- Maintenant, si tu peux.

- D'accord. Donne-moi l'adresse et j'arrive.

Cette histoire démarrait au quart de tour. Ca commençait bien avec le printemps. De toute façon, on a toujours l'impression que ça commence bien quand on se lance dans une nouvelle histoire. Elle se nippait mieux que celle avec qui j'étais et elle était plus sûre d'elle. C'était quelque chose d'important pour moi. Ca voulait dire aussi qu'elle devait sûrement bien baiser. J'ai pensé : « On verra bien... » J'avais vraiment rien à perdre, rien du tout, et tout à gagner, que je croyais...

J'ai trouvé ça sympa chez elle. C'était un beau studio situé dans un vieil immeuble d'un coin tranquille de la ville. Forcément, c'était pas immense, mais bien meublé. Elle avait une imposante armoire ancienne avec un miroir sur la porte, un canapé convertible très bas, et une moquette claire sur le sol. Les murs étaient blancs, la pièce lumineuse. J'ai trouvé que ça lui correspondait bien, elle n'avait pas choisi une piaule minable. Elle gagnait un salaire convenable et se logeait avec une bonne exigence. Je trouvais que c'était bon signe. J'ai regardé les poissons dans le bocal et me suis demandé combien de temps ils allaient pouvoir tenir dans l'eau froide avec les deux énormes monstres ronds aux yeux globuleux. Je me suis pas inquiété, je les avais sacrifiés pour notre rencontre.

On est parti dîner dans un endroit qu'elle connaissait et je me suis laissé conduire. Je lui faisais confiance et j'avais pas le choix, parce que je connaissais moi-même aucun restau

particulier à recommander. La soirée s'est passée, mais sans vraiment d'enthousiasme forcené. Il me fallait un moment pour passer à la vitesse supérieure, je ne pouvais plus m'enflammer en cinq minutes. Ca m'était arrivé avec une précédente et je l'avais cher payé. On s'est baladé un peu dans le quartier et un moment, comme la rue était un peu bombée, je me suis retrouvé plus petit qu'elle en marchant près du bord du trottoir. J'ai alors manœuvré discrètement, mais sans perdre de temps, pour remonter à une hauteur plus équitable. Surtout qu'à la vérité, sur terrain plat, j'étais un peu plus grand qu'elle. Pas des masses, mais c'était un fait et je ne voulais pas perdre cet avantage par une illusion. A quoi ça tient parfois, les rapports entre les gens ? Ce sont des détails, mais faut jamais les oublier, parce qu'à la fin, toutes ces petites choses sans importance peuvent finir par produire un gros merdier sans commune mesure avec chaque fait insignifiant pris isolément.

On a fini par rentrer chez elle, et bien entendu, on s'est retrouvé assis l'un à côté de l'autre sur le canapé. Je ne sais plus de quoi on parlait, on allait de toute façon passer à un autre registre et le fond des propos n'avait pas d'importance. Je l'ai embrassée sans conviction. Il y avait quelque chose en elle qui me retenait, je ne savais pas trop quoi, la sensation d'un vide, une chaleur affective qui semblait lui faire défaut et une rigidité que je décelais dans sa gestuelle et qui me refroidissait efficacement.

Je l'ai déshabillée et on a baisé.

Maintenant, je me souviens d'avoir eu l'impression très nette durant cette soirée, de ne pas correspondre vraiment à l'image qu'elle se faisait de la personne qu'elle aurait voulu. Elle cherchait un type qui se la jouait dans le paraître, il me sembla. Cette image s'est imprimée subitement dans mon crâne et je n'y ai plus par la suite accordé d'importance. Je me suis dit que c'était peut-être déjà arrivé et qu'elle ne s'était pas encore tout à fait remise de cette histoire là. J'ai pas pensé que c'était comme un idéal pas encore atteint. Et puis je m'en

foutais. De plus, le temps passant, moins elle semblait correspondre elle aussi à ce que j'avais cru et que j'attendais.

On a dû se dire que c'était pas important, que ça serait de toute façon toujours mieux que ce qu'on vivait chacun avec nos partenaires respectifs du moment qui, ni l'un ni l'autre, n'avaient l'air de nous combler.

Il était deux heures du matin, j'étais fatigué et j'aurais bien éteint la lumière, mais elle n'avait vraiment pas l'air décidé. Je sais pas ce qu'elle voulait, moi, j'avais plus rien à dire, je voulais juste dormir. Elle a fini par éteindre. Le lendemain, le soleil s'infiltrait par les interstices des volets, baignant la pièce d'une lumière fraîche. Elle dormait profondément et moi, par contre, j'étais bien réveillé. Je suis du matin et pas du soir. C'est comme ça, je sais pas pourquoi, mais j'ai jamais changé. Je me suis roulé une cigarette et je l'ai allumée dans le lit. Je me suis dit, tant pis, j'allais pas attendre cent sept ans qu'elle ouvre un œil. Je l'ai fumée tranquillement, à jeun, en regardant ici où là d'un regard distrait. Au bout d'un moment, encore à moitié endormie, elle m'a supplié :

- Tiens-moi !

Sa demande m'a extrêmement surpris, mais j'ai répondu « Oui », sans pourtant m'exécuter tout de suite.

- Tiens-moi ! répéta-t-elle encore, plus implorante.

- Oui, mais je sais que tu vas pas t'envoler, dis-je.

Elle a grogné. Elle avait pas apprécié ma réplique. Je n'y avais pourtant pas mis malice. C'était sorti spontanément parce que j'aurais jamais pu dire quelque chose comme ça moi-même. Je ne savais pas ce que ça signifiait et d'où ça venait, mais ça venait de loin, et ça laissait rien présager de bon cette exigence puérile alors que nous venions à peine de nous

rencontrer. C'était le premier signe vraiment tangible, le premier matin. En fait, au départ, nous deux, pour un regard averti, ça crevait les yeux que ça se goupillait mal.

La vie était assez agréable pour moi à cette époque. J'étais facteur et pour la première fois depuis des années que j'effectuais des remplacements, j'avais obtenu un poste fixe dans un quartier. Mes collègues étaient sympathiques et l'ambiance chaleureuse, le printemps était ensoleillé.

Un week-end, on est allé chez ses parents. Il fallait quand même que je les connaisse, même si elle n'avait pas l'air de tenir à précipiter les choses. Ils habitaient dans l'Eure et Loir, un pavillon d'une petite ville provinciale. On a quitté l'autoroute et on se dirigeait vers Châteaudun. Le temps avait changé au cours de la route. De ciel clair et dégagé, l'horizon s'était chargé de nuages bas et gris. J'ai lancé :

- Y a un micro climat ici ?
- Oh ! grinça-t-elle, si t'es pas content, t'as qu'à rentrer !

Cette fille n'avait décidément aucun sens de l'humour. On a tourné et viré dans le patelin morne et désert comme tous les patelins le week-end. Claire a braqué à gauche et escaladé le trottoir. On était arrivé. On est descendu, et je fus dès le jardin, brusquement accueilli par son père avec la chaleur d'une porte de prison. Les présentations furent une véritable douche glacée. Il m'a jeté un bref bonjour cinglant que je lui ai rendu avec le moins d'animosité possible pour essayer de compenser et de faire tomber un peu la tension dans la mesure de mes possibilités. On est aussitôt monté rejoindre sa mère et j'ai soufflé de découvrir quelqu'un d'avenant, détendu, une personne gentille et affable.

- Bonjour, m'a-t-elle fait avec un large sourire, vous voulez boire ?

On n'a pas refusé et je me suis décontracté un peu, mais j'avais eu chaud. Passer un week-end complet avec deux personnes du même acabit que le père aurait été une épreuve considérable. En l'occurrence, le contraste entre les deux membres du couple parental était saisissant. On s'est donc à peu près, le père de Claire et moi, ignoré tous les deux le temps de la cohabitation. Le dimanche a fini par toucher à sa fin. On est rentré, mais je conservais de ce court séjour, un souvenir assez pénible et tenace de morosité oppressante, et l'impression d'être resté longtemps sur un sentiment de qui-vive. La rencontre de ses parents m'avait laissé une impression d'embarras. Ca m'embêtait de la juger sur ses parents, elle n'y était pour rien, mais malgré mes dénégations, une sensation trouble commençait à émerger et à se dégager à son encontre et à celui de son milieu familial. Claire m'avait confié un peu plus tard qu'elle n'avait jamais entretenu vraiment de complicité avec sa mère. Je trouvais ça d'autant plus non fondé que j'avais senti que cette dame était justement une personne qui attirait la sympathie et la confiance, qu'on percevait d'emblée comme fondamentalement bonne. Je ne m'expliquais pas cette défiance à son égard, justement si mal appropriée. Au contraire, j'aurais davantage compris ces sentiments envers son père, rigide et défensif. Si j'avais eu besoin d'aide ou de réconfort, ce n'aurait pas été vers ce genre de personnage que je me serais tourné pour trouver appui et compréhension. En réalité, Claire lui ressemblait beaucoup, jusqu'à sa signature qu'elle s'était appropriée et avait purement et simplement imitée, mais je ne fis pas le rapprochement à ce moment là et bien mal m'en pris. Il faut dire qu'imperceptiblement, à mon contact, Claire changeait. Je n'avais pas connaissance de ce qu'elle était avant de me rencontrer, mais les quelques frictions ou réactions en porte-à-faux qu'elle avait pu avoir avec moi au début, tendaient à s'estomper avec le temps.

Trois mois après notre rencontre, Claire emménageait chez moi. J'étais pas pressé, mais on s'entendait bien et on le décida ensemble. Ca nous permettait de faire de substantielles

économies en ne conservant qu'un appartement, et puis comme on passait tout notre temps ensemble, on allait éviter les voyages. On s'est donc installé tranquillement. Son père et son beau-frère sont venus avec leur voiture équipée d'une galerie, et en une matinée, une bonne partie de son studio fut transférée chez moi. Le reste, les meubles en surplus, est reparti le soir même au fond de la grange de sa sœur. Je me suis dit qu'en cas de pépin, ce serait elle qui redéménagerait car l'appartement était à mon nom. Là encore, j'avais toujours rien à perdre. Pour l'instant, j'avais que du bonus, et je prenais aucun risque.

- Je vais rentrer à la poste, m'a-t-elle annoncé un soir où elle revenait de son travail. Elle s'occupait de la gestion du fret poids lourd d'une entreprise quelconque.

- Oui, tu peux y arriver, déclarai-je. C'est une bonne idée, et je pourrai t'aider.

- Oui, je vais faire ça. J'en ai marre de bosser pendant que t'es tranquille à la maison l'après-midi.

- Peut-être, mais on commence tôt. C'est un boulot avec aussi ses inconvénients.

Ca allait bien entre nous, je me sentais même parfois, vraiment heureux. Si, il y avait pourtant une chose qui me chagrinait et me turlupinait. J'essayais de pas y prêter attention parce que sinon, dans la vie, on n'arrête pas de se faire du souci et de trouver des trucs qui clochent, mais c'était là quand même. J'avais l'impression qu'elle attendait de moi je ne savais pas trop quoi. Je ne parvenais pas à découvrir ce qu'elle espérait, ce qu'elle voulait. Je crois qu'elle attendait que j'organise et mène la troupe ou quelque chose comme ça, mais je n'ai jamais voulu mener que moi-même. Elle comptait sur moi pour que je propose une sortie, une activité ou n'importe quoi. Parfois ça se produisait si j'avais un projet qui me tentait, mais j'avais pas forcément envie de rallier tout le monde à mon panache et j'avais pas toujours un plan de sortie ou d'excursion formidable. Je tenais pas non plus du tout à ce qu'on me contraigne d'une manière ou d'une autre, à faire des activités dont j'avais aucune envie.

J'aimais bien rester sans rien faire, ou plutôt sans sortir. Je pouvais écrire, bricoler... J'avais des millions de choses à faire sans me sentir poussé à mettre le nez dehors.

- Qu'est-ce qu'on fait ? me demandait-elle.

Sa question me déprimait d'un coup. Il fallait que je nous trouve, que je LUI trouve quelque chose à faire comme les mères que les gamins viennent agripper en leur réclamant d'un ton geignard :

- Maman, qu'est-ce que j'peux faire ? J'm'ennuie...

Personnellement, je ne m'ennuyais jamais. J'avais jamais besoin de chercher, mais la prendre en charge me faisait suer. Et si, après un laborieux travail d'inspiration, ce que je proposais l'enthousiasmait pas assez, j'avais le droit à des critiques sur mon manque d'imagination et d'originalité.

- Qu'est-ce qu'on se fait chier ici ! lançait-elle. Dans cette banlieue pourrie ! Y a rien à faire...

Qu'est-ce qu'elle pouvait me gonfler parfois. Fallait que je sois tout le temps présent. Même lorsqu'elle regardait la télé et que ça ne m'intéressait pas ou lorsqu'elle jouait à un jeu vidéo sur l'ordinateur. Par contre, pour m'aider à nettoyer l'aquarium ou faire une tâche chiantes mais nécessaires, y avait plus personne. Là, elle savait s'occuper seule, enfin, elle se démerdait pour filer. Ouais, cette fille était pas un cadeau que je me disais parfois. Elle baisait bien et me tenait compagnie, mais c'était pas encore la synchronisation parfaite. Des fois, je flippais vraiment et je lui aurais bien fracassé le cendrier sur le crâne, mais je me retenais, forcément, et je faisais encore plus attention à elle. Mais rien à faire, je percevais sa tentative d'envahissement et c'était d'autant plus pernicieux que tout ça était basé sur l'affectif. Je la sentais dans une quête affective littéralement avide comme si elle disposait de rien du tout à l'intérieur, comme si elle savait pas manger toute seule et qu'il me fallait la nourrir. C'était assez éprouvant comme sensation. Je sentais sa demande parfois, frôler presque l'hystérie.

Elle se contenait parce qu'elle appréhendait de se faire jeter, mais sous des allures d'indépendance et de détermination, elle abritait pas la sérénité et l'autonomie.

L'été est arrivé et j'ai proposé la destination du sud-ouest. On descendrait en voiture, tranquillement par le centre, avant de bifurquer vers les Landes puis les Pyrénées. Elle était d'accord, elle connaissait pas non plus cette région et mes suggestions étaient toujours bienvenues. J'ai mis la canadienne dans le coffre, les ustensiles de camping et on s'est taillé par les petites routes départementales pour profiter du paysage. Il n'y avait aucune tension entre nous. Tout se passait au petit poil. Sauf à un moment, je sais plus de quoi elle se plaignait, peut-être bien du temps maussade et j'ai répondu bêtement :

- C'est la vie...

Je voulais dire qu'on pouvait pas toujours obtenir tout ce qu'on voulait et qu'il fallait savoir parfois lâcher prise sans en faire une maladie. Je lui donnais pas de leçon ni rien, c'était juste une constatation que je faisais à voix haute comme à moi-même, sans résignation non plus, une espèce de phrase philosophique bidon et sans importance.

- Ah ! Je supporte pas ça, fit-elle tout à fait exaspérée, c'est nul ce genre de remarque...

Je l'ai regardée, interloqué et sidéré, muet, complètement désarçonné par la violence de sa réaction à ma remarque anodine. J'ai laissé tombé, n'ayant absolument pas le sens de la polémique, qui plus est sur un sujet aussi grave que ma constatation métaphysique sur le sens de la vie. Elle s'est vite calmée et les choses ont repris leur cours. J'avais pas compris qu'elle avait une certaine vision du monde qui était pas la même que la mienne. J'ai pensé que c'était un petit incident pas significatif et c'est vrai que tout le reste du séjour s'est déroulé sans le moindre heurt.

A ce moment là, j'avais le pouvoir entre les mains, du moins potentiellement. J'aurais pu la dégager du jour au lendemain sans que ça me pose de problèmes. J'avais le pouvoir sans forcer, comme un pilote qui maîtrise parfaitement son bolide et ses milliers de chevaux avec

les deux mains tranquillement plaquées sur le volant. Ca me demandait aucun effort de concentration ou de vigilance. Pourtant, j'abusais pas de mes avantages, je la respectais toujours, j'essayais de l'aider lorsqu'elle se montrait fragile et ne l'envoyais jamais chier. La vie était du gâteau et notre relation assez bien huilée, pensais-je.

Les congés de Claire achevés, je suis reparti chez des amis, Paul et Adeline, dans le Limousin, la laissant chez nous entre son travail et la préparation de son concours.

J'adorais leur maison autant que la région. Ils étaient paumés en pleine cambrousse dans un lieu-dit qu'on atteignait après des kilomètres de routes minuscules. Je suis arrivé en début d'après-midi et la cagnasse tapait rudement. Les volets étaient tirés et la campagne scintillait comme la mer sous le soleil de plomb.

- Ah ! Voilà Poupette !

Poupette, c'était un surnom rigolo qu'on me donnait entre nous, suite à une histoire que j'avais racontée à propos d'un gamin qui disait toujours lorsqu'il voulait quelque chose : « Tonne, Tonne, c'est à Poupette ! » Ca me faisait marrer et ça me dérangeait pas.

- Bonjour à tous, dis-je, je suis bien content d'arriver. Vous allez bien ?

En plus de Paul et Adeline, Sylvette, une amie à eux, était là avec son fils Simon. Ils habitaient une toute petite maison près de la grande, qu'ils n'utilisaient qu'aux vacances. Le reste du temps, tous vivaient à Paris. Ils finissaient le repas et en étaient au café. Adeline me proposa, avec l'accent paysan qu'elle tentait d'imiter :

- Tu veux t'y manger ? On t'a gardé ta part. Ca creuse la route hein ? me dit-elle en riant.

Je l'aimais bien Adeline, elle riait souvent, avec un rire de gorge très spontané et généreux.

- Ouais, amène ce que tu as, j'ai une petite faim. Et je vois que vous avez pensé aux gâteaux...

Ici, les gâteaux coûtaient rien. On était dans un autre pays. Ils étaient énormes, délicieux et valaient trois fois moins cher qu'à Paris. Ce qui fait qu'on s'en offrait presque à tous les repas.

- T'as vu ça, on n'a pas perdu nos bonnes habitudes ?

Je me suis installé et j'ai apprécié le moment, la fraîcheur et l'atmosphère. La seconde partie de mes vacances s'enchaînait bien. J'étais bien ici. Le calme, le silence et la compagnie tranquille de mes amis faisaient une bonne transition. On allait se payer des balades rustiques et glander à l'ombre du tilleul. J'avais amené des bouquins, de quoi écrire et j'avais besoin de rien d'autre.

Le matin, je me réveillais super tard. La journée passait au rythme nonchalant et figé de l'été. En fin d'après-midi, tous les deux jours, j'allais à la cabine du village téléphoner à Claire. Je laissais la porte ouverte, maintenue par un pied pour atténuer l'effet de fournaise de l'endroit. Je transpirais et suais des litres d'eau en prenant de ses nouvelles. Elle avançait son boulot, me disait-elle, mais aurait bien voulu pouvoir me rejoindre.

- Bon, à bientôt, bisous, lui disais-je.

- Oui, bisou.

Je regrimpais dans ma voiture et regagnais illico la maison. Des fois, je descendais à la rivière, seul ou accompagné, escalader les rochers. Il m'arrivait aussi de faire un petit footing.

J'étais resté quinze jours dans ma retraite campagnarde et je fus heureux de retrouver Claire en rentrant, bien qu'elle ne m'ait pas manqué. Je savais qu'on était ensemble, je l'entendais régulièrement au téléphone et cela suffisait à ma sérénité.

La rentrée est arrivée. On s'est installé progressivement dans une vie de couple plus permanente. Sa présence ne me pesait pas, on était bien en phase et on s'apportait mutuellement nos différences. Son côté terre à terre et sans vague à l'âme rassurait en moi des facettes un peu anxieuses d'incertitudes. J'aimais ses façons décidées et entreprenantes. De tenter de se lancer dans un nouveau travail en changeant soudain complètement de branche

professionnelle me plut, et j'appréciais cet enthousiasme que d'ailleurs je partageais, étant moi-même dans le milieu. Il y avait tout de même un risque qu'il me semblait qu'elle traitait un peu trop à la légère, celui de perdre son emploi sans réussir son concours, et donc de se retrouver le bec dans l'eau. Mais c'était un risque à la hauteur du gain et je croyais qu'elle pouvait le jouer. Ce qui m'étonnait, c'était l'absence totale de sa prise en compte et l'insignifiance des conséquences que ça pouvait soulever.

De la même façon, un jour, elle a déboulé avec des plinthes en céramique, de la colle à carrelage, de l'enduit à joints et elle m'a annoncé :

- Bon, on va refaire cette cuisine minable qui en a bien besoin. On a le week-end devant nous. Tu vas voir, ça va être vite fait.

Du coup, on s'est lancé dans la réfection des peintures et des papiers peints. C'est vrai qu'elle était pas nickel la cuisine, mais enfin, ça aurait pu attendre, surtout qu'on était vraisemblablement pas là pour des années. Mais ça lui faisait plaisir alors je me suis retrouvé perché sur un escabeau avec un rouleau, en train de coller une couche au plafond tandis qu'elle arrachait le vieux carrelage avec un marteau et un gros tournevis.

- Bon, je crois que je vais devoir passer une deuxième couche, dis-je. On voit à travers.

Elle a levé le nez et elle a dit :

- Ouais, bien sûr, c'est normal. On passe toujours deux couches de peinture.

J'ai donc repassé ma deuxième couche. Elle savait parfaitement comment on s'y prenait car elle avait été à bonne école avec son maçon de père depuis toute jeune. Moi, j'apprenais. Et c'est vrai que j'étais pas un virtuose des entrepreneurs. Mais j'étais un bon élève, attentif, appliqué, et désireux de bien faire. En somme, de grandes qualités qui font qu'à présent, je pourrais retaper une baraque du sol au plafond sans me demander par quoi commencer. En bas, son boulot avançait et elle avait déjà collé la longueur d'un pan de mur de plinthes. Elle avait pas les deux pieds dans le même sabot. Je suis descendu et j'ai regardé l'effet de mon

plafond. C'était la deuxième couche, mais force était de constater qu'on voyait pas la différence avec la première.

- Mais qu'est-ce que tu fais ? elle m'a aboyé. T'es pas capable de peindre correctement un plafond ?

- Ecoute, j'ai jamais fait ça, moi. Je sais peut-être pas le faire, mais j'aurais essayé. Vasy toi, si tu sais mieux t'y prendre.

Elle est montée, elle a plongé le rouleau dans la peinture blanche et elle a envoyé la première bande. On a attendu un peu, mais en séchant, le résultat était identique aux précédents.

- Dis donc, ça fait trois couches maintenant, dis-je, et c'est toujours pareil. T'es sûre que c'est de la bonne peinture ?

J'ai examiné le pot, c'était une sous marque quelconque parfaitement inconnue et pour la première fois, j'ai vraiment fait attention à la tête de la peinture à l'intérieur. Quand on touillait avec la spatule, ça ressemblait carrément à du lait, aussi fluide, avec un pouvoir couvrant d'aussi bonne qualité.

- Putain ! Ca fait deux plombes que j'essaye de refaire le plafond avec du LAIT ! dis-je.

- Ouais, t'as raison, dit-elle. Laisse tomber, on va en racheter.

Je me suis taillé au rayon bricolage et là, j'ai pris le pot avec la panthère comme à la télé. Ca valait une fortune, mais j'étais certain que le blanc serait aussi blanc que le noir du fauve était noir. Ma première expérience du bricolage s'avérait un peu foireuse et ça me réconciliait pas avec cette activité. Mais j'étais pas au bout de mes peines. Ca non ! C'était que le début, et je savais pas encore ce que cette nana allait me faire traverser. J'en avais aucune idée, sinon, je me serais méfié. Quel con ! Bien sûr, maintenant que j'ai tout compris, c'est facile, et je resterais pas une minute de plus en sa compagnie, mais à l'époque, je savais pas. J'étais le gros naïf et putain, j'allais m'en prendre plein la gueule. Je suis revenu avec mon pot tout

neuf et j'ai repassé deux couches pépère et basta, c'était fini pour la journée. J'avais bien bossé.

A ce moment là, la vie avait un air très quotidien, tranquille et familial. Nous avions chacun nos activités professionnelles auxquelles nous nous rendions la journée, et nous nous retrouvions le soir et le week-end avec le plaisir d'être ensemble.

Parfois, nous descendions dans sa famille, chez sa sœur, pour le week-end. Au début, j'avais ouvert des yeux d'halluciné devant la maison qu'ils possédaient : une immense ferme retapée nickel chrome sur plus de deux cent mètres carrés habitables. On était toujours reçu avec beaucoup de cordialité et de bonne humeur. Serge, le beau-frère, allumait aux beaux jours, un barbecue en début de soirée, pendant que sa femme, Sabine, ma belle sœur, mettait les petits plats dans les grands. Elle était belle ma belle-sœur, et généreuse aussi. Je l'aimais bien. Elle m'avait tout de suite attiré lorsqu'elle m'avait été présentée. Mais elle était prise... Et c'était la sœur de ma compagne... Je n'ai jamais rien laissé transparaître. J'ai seulement rêvé... Elle était douce et docile. J'aimais son visage harmonieux et son regard posé. Parfois, je rêvais d'elle et de fougueuses étreintes tandis qu'elle aurait gémi : « Non... Oh nooon...! », mais seulement pour la forme. Je l'aimais beaucoup, elle me plaisait bien en fait, vraiment. Autrement, je ne la trouvais pas toujours assez affirmée. Elle était trop conciliante, pas assez critique, trop conformiste en général me paraissait-elle. Mais en vérité, ça n'était pas très important. Il vaut sans doute mieux pêcher de ce côté que par excès inverse.

Serge, mon beau-frère, était un gars ouvert et actif. Peut-être d'ailleurs un peu trop... Enfin, il était en train de retaper du sol au plafond, sa maison qui en avait bien besoin vu l'état de vétusté où ils l'avaient trouvée lorsqu'ils l'avaient achetée. Il la faisait briller comme un sou neuf, explosant au passage, les cloisons qui le gênaient, pulvérisant les sols ou les planchers à coup de masse, pour tout refaire sur des bases saines. Il était efficace, et bon nombre de pièces était déjà métamorphosé lorsque je fis sa connaissance. Il ne s'arrêtait

jamais et était sans cesse en action, passant d'une activité à l'autre. Il peignait, tapissait, carrelait, moquettait, sciait, couvrait son toit de tuiles neuves ou rangeait sa grange du début du week-end au dimanche soir. Je le trouvais sympa et souriant, enthousiaste, mais je m'étais tout de suite dis, en le voyant, que je me demandais bien ce qu'il allait devenir le jour où il aurait fini sa maison. J'avais pensé en rigolant intérieurement, je m'en souviens très bien, que peut-être à ce moment là, il pourrait probablement se taper une dépression carabinée. Je ne le voyais jamais en train de buller ou de rêvasser, comme moi, en prenant le temps de vivre. Et je n'arrivais pas à me l'imaginer davantage y parvenant plus tard, une fois la maison achevée. Je ne voyais vraiment pas ce qu'il aurait pu faire quand il aurait eu tout fini. J'essayais de me l'imaginer, mais c'était impossible : Serge baillant aux corneilles... Ou tout simplement assis dans une chaise longue, en train de siroter un verre, un livre à la main. Ca n'était pas quelque chose qui pouvait arriver, un peu comme si la rivière remontait vers la montagne ou comme si la pluie tombait de la terre vers le ciel. Enfin, c'était pas mon problème, et moi je le regardais s'agiter avec étonnement et curiosité. Il ne savait pas prendre le temps. Le temps de regarder le paysage, d'écouter ses enfants, de leur parler, d'aimer sa femme. Il courait sans cesse, dans ses actes, ses émotions et ses pensées. Je m'asseyais, moi, dans une chaise longue, dans leur jardin à la campagne, si tranquille à côté de ma banlieue survoltée.

Chez eux, leur fille ne me dérangeait pas : Lucie. Un poème la gamine : deux ans et déjà sacrément emmerdeuse ! Les rares fois où ils débarquaient dans mon F4 pour passer la journée, j'étais, quand ils repartaient, exténué par la moutarde qui me mettait à genoux plus sûrement qu'une colonie de vacances entière. Elle braillait, réclamait sans cesse quelque chose, à moi, à sa mère, à sa tante, à nous tous. Et les deux sœurs n'assuraient pas plus l'une que l'autre. La pisseuse voulait pas manger, ou c'était trop chaud, ou trop froid, ou trop mauvais, et sa mère réalisait tous ses souhaits, changeant de cuillère pour le petit suisse à chaque bouchée, Mademoiselle décrétant qu'elle était sale et qu'elle ne la toucherait plus.

C'était infernal, et j'assistais, éberlué, à l'incompétence des adultes l'ayant en charge. Quand ils rentraient chez eux, je soufflais, vidé, et dénombrant les sinistres : objets détruits par la tornade, traces de feutre ici et là, bordel épouvantable dans la maison. J'expliquais à Claire le fond de ma pensée sur l'éducation incohérente que sa sœur donnait à sa fille, mais elle répondait trop rien, se contentant de ne pas me contredire. Je croyais qu'elle était de mon avis et qu'elle ressentait les choses exactement comme moi, mais c'était une illusion, déjà... identiques qu'elles étaient toutes les deux sur la façon d'élever les enfants. Chez ma belle-sœur, c'était évidemment pas pareil. La gamine était la même, mais les enjeux étaient différents : d'abord, le matériel détérioré n'était pas le mien, le bordel qu'elle pouvait mettre n'était pas à ranger par bibi, et les hurlements se perdaient bien plus facilement dans les vastes pièces de la bâtisse et dehors, que dans mon petit appartement urbain. Donc, les séjours chez ma belle-sœur, à vrai dire, me pesaient beaucoup moins que ceux passés chez moi, pour ne pas dire plus du tout. Je ne m'occupais de rien, et je passais tranquillement mes journées dans la conversation futile de ce qui devenait insensiblement ma famille d'adoption.

Nous allions aussi, de temps en temps, dormir et passer le week-end plus particulièrement chez les parents de Claire qui habitaient à une dizaine de kilomètres de sa sœur. On évitait ainsi de peser trop sur Sabine qui avait déjà beaucoup de charges de travail.

L'atmosphère de Châteaudun était terne et grise. Il y planait comme une tension marquée, une onde indicible, une inharmonie qui me troublait, sans parvenir tout de même réellement à ma conscience. Châteaudun m'ennuyait, m'oppressait d'une tristesse imprégnée, on aurait dit, dans chaque parcelle des objets et de l'air qu'on respirait. C'était comme un chagrin solidifié, un malaise général et chronique. Châteaudun, ou plutôt les parents de Claire, me collaient un cafard monstre, une anxiété morose. La maison était un pavillon ordinaire de banlieue, mais planté en province, aussi froid et désolant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Le mobilier était

commun et sans caractère. Les pièces, toutes carrelées comme en Afrique du Nord, résonnaient comme des halls de gare désertés, ajoutant encore leur écho sonore à la froideur générale. Châteaudun me serrait le cœur et me donnait envie de pleurer toutes les larmes de mon corps, dans l'ampleur d'un gros chagrin d'enfant. Mais tout cela n'aurait rien été, ou simplement qu'une dysharmonie esthétique si le père de Claire ne fut présent, là, dans les lieux, comme une entité malfaisante. Il était le foyer du malaise, la source du climat vicié, comme un gros nuage épais et gris noué au-dessus de nos têtes. Je n'étais tout simplement pas en phase avec l'ambiance familiale...

Son père était un homme autoritaire, dominateur, et en même temps, capable en certaines circonstances, de se faire servile. Sa lâcheté, par la faiblesse qu'elle induisait, me l'avait fait percevoir au début comme inoffensif, ce en quoi je me trompais, la lâcheté étant par définition toujours dangereuse.

Lors d'un voyage d'été au Canada, avant que je ne rencontre ses parents, Claire m'avait dit, devant mon étonnement face à l'usage répandu au Québec de ne pas clôturer les terrains autour des maisons, que son père, pour preuve d'ouverture et de largesse d'esprit, n'avait lui non plus, en France, pas grillagé son jardin. Il était de gauche, avait, paraît-il, tenu bon en soixante-huit pour défendre, comme gréviste, les intérêts des « opprimés », et sablé le champagne en dansant, lors de l'élection de Mitterrand aux présidentielles de 1981. Il n'avait à la bouche, pour parler de la France, que l'expression « état de droit », valeur que je défends moi aussi ardemment, mais dont il s'empressait, lui, d'oublier la notion au sein de sa propre famille. Il pérorait à longueur de journée, assenant d'un ton catégorique, des âneries monumentales, qu'il ponctuait souvent d'un : « MAIS C'EST VIEUX COMME LES RUES ! » qui voulait tout dire... et se proclamait sans réplique. Sa femme n'était pour lui qu'une quantité négligeable, à qui il ne laissait, en toutes circonstances, jamais son mot à dire. Il la dominait, de toute sa petite stature, irascible et batailleur. A presque chaque repas,

lorsque nous étions à table, il s'emparait du couteau sans dents disposé près de son assiette et déclarait d'un ton sarcastique, en s'adressant à la cantonade, mais en visant sa femme : « C'est pas des couteaux ça ! C'est tout juste bon à couper le beurre... »

J'avais tout de suite intuitivement détecté et cerné mon « beau-père », mais pour éviter le conflit avec Claire, j'avais tout fait pour ne pas regarder en face cet état de fait déplaisant. Je n'avais jamais parlé de cela avec Claire par peur de la blesser en évoquant des faces peu reluisantes de son propre père, certainement douloureuses, qu'elle n'avait peut-être pas perçues, qu'elle n'aurait peut-être même pas été capable de percevoir, et qui l'aurait peut-être fait m'en vouloir ou m'aurait fait passer pour un invétéré critiqueur. J'avais aussi sous-estimé la dangerosité du personnage et de ses constructions psychologiques qu'il avait peut-être transmises à sa fille, ce que, je pus le vérifier plus tard, était hélas le cas.

Je n'étais d'ailleurs, jamais entré en conflit avec lui non plus, et rarement avec Claire sur ce sujet, mais il est clair aujourd'hui que je l'avais introduit inconsciemment dans un de mes textes, sous les traits d'un antipathique personnage narcissique.

Claire parvint à me faire croire en la valeur de son père. J'ai cru à cela, au fur et à mesure que je lui accordais de l'importance à elle. Son père, construisant la piscine dans le terrain de la maison secondaire, à Pézenas, pour le plaisir de ses enfants... Mais c'était plutôt une question de statut et de signe extérieur de réussite sociale : Il possédait une maison provençale avec piscine privée et cela était une marque de pouvoir et de réussite. Des actes généreux, alors, oui... il en a quand même été sûrement un peu capable. Cet homme avait, paraît-il, emmené ses enfants à la mer tous les jours du temps de la construction de la maison. Sans doute, n'était-il pas uniquement qu'un monstre d'égoïsme absolu. Seulement, il lui fallait contrôler et exercer le pouvoir de façon totale, à la manière des plus illustres dictateurs : sans partage !

J'avais l'impression, à cette époque, qu'entre Claire et moi, tout se passait bien. J'étais vigilant avec elle et j'avais conservé une indépendance d'esprit à son égard qui faisait que même si je lâchais du lest, je savais être capable de récupérer vite fait la situation en mains en cas de dérapage de sa part. Mais c'était pas la meilleure façon d'envisager les choses. Je sentais les à-coups qu'elle pouvait donner, comme si je tenais en laisse un gros chien un peu fougueux. Je la tenais fermement et on continuait d'aller bien droit parce que je savais que de nous deux, j'étais quand même le plus fiable. C'était mal envisager les rapports avec une femme. Une femme, si on est obligé de la cadrer, c'est pas la peine de commencer ou de continuer. Pour être bien à deux, faut que les deux veuillent avancer dans la même direction sans qu'il y en ait un qui soit obligé de s'équiper d'une longe.

Et puis, il y avait un paquet de petits signes qui m'effrayaient. Un jour, elle m'avait annoncé qu'il avait fallu qu'elle subisse ce qu'on appelle par euphémisme, une interruption volontaire de grossesse lors d'une précédente liaison. Elle m'avait raconté qu'elle avait énormément pleuré, qu'elle s'était sentie envahie d'une tristesse infinie pendant quelques jours, mais jamais elle n'a évoqué la prise de conscience d'une quelconque participation de sa part dans l'origine de cette épreuve douloureuse. Pour elle, cette situation malheureuse avait fondu sur elle sans qu'elle y prenne part une seule seconde, comme on subit une inondation, un tremblement de terre ou bien la foudre. Elle m'avait réclamé le silence sur ce sujet, avec, en suspension, la révélation de ma qualité de traître si j'ébruçais l'événement. C'était au début. Et déjà là, elle commençait son travail d'isolement et de secrets. J'avais trouvé étonnant cet accident relevant nettement de l'inconséquence à l'époque de la pilule et du préservatif. Encore plus étonnant cette exigence du secret assorti d'une menace voilée.

Là encore, je ne me suis pas méfié alors que tout indiquait une façon, pour le moins étrange et peu soucieuse de transparence, de nous lier. Il n'était pas rare par la suite, que je dusse le soir, contrôler et vérifier sa prise de pilule qu'elle avait la fâcheuse tendance, malgré

ses déboires passés, à oublier trop fréquemment. Ces petits détails venaient régulièrement affleurer comme des écueils à la surface de l'eau.

En fait, je ne pouvais raisonnablement pas lui faire confiance d'autant que mes tentatives de responsabilisation étaient raillées, voire agressivement rejetées. En somme, il fallait la prendre véritablement en charge, l'assumer totalement tout en subissant la vindicte que ne manquaient pas de déclencher mes appels à la responsabilité. Claire, comme certaines voitures neuves qu'on ne doit pas garder plus de six mois, ne devait pas être conservée non plus au-delà de ce laps de temps. La suite était de trop et, comme dans un champagne éventé, toutes les petites bulles foutaient le camp.

J'avais bien remarqué dès le début que cette fille n'assurait pas trop, et qu'elle me paraissait aussi, complètement incompétente avec des enfants. Je la considérais parfois comme une vraie gamine à vrai dire. Elle acceptait ma façon de voir les choses et j'avais fini par croire qu'elle était devenue ce que j'en avais fait alors que j'avais changé que la surface. Je me disais que ça n'était pas bien grave si elle n'était pas toujours parfaite, qu'elle apprendrait, que c'était juste parce qu'on ne lui avait jamais montré. Je voulais pas être intransigent, j'en avais assez soupé moi-même avec ma propre mère parfois, de l'intransigence et des jugements tout faits. Lui faire confiance était pourtant la dernière des choses sensées à faire, je le savais au fond, et malgré tout, j'ai commis la lourde erreur de lui accorder les pleins pouvoirs. C'était totalement inconséquent de ma part et forcément fatal. C'était LA connerie à pas faire et comme un gros nigaud que je suis, et bien, je l'ai faite, et à pieds joints encore en plus. Je pensais que j'étais un peu comme un guide qui lui montrait la voie. J'étais fier de ma façon de penser et de l'ascendant positif que j'avais sur elle. Elle avait vécu dans le flou et j'avais la légèreté de croire à l'évolution d'une personne. C'était sans

compter avec les parts profondes de sa personnalité qui, même tapies dans l'ombre, restaient puissantes et jamais totalement inactivées.

Des petits détails manifestaient la gravité de son cas bien au-delà des descriptions psychologiques, et témoignaient du déséquilibre de Claire : En arrivant à Pézenas la première fois, je me suis étonné de la grosseur des fourmis qui étaient d'une espèce beaucoup plus grande que celles que je connaissais. Je me souviens de sa réaction explosive et d'une agressivité extrême complètement en démesure avec ma remarque. C'était violent et brutal. Elle avait tout simplement pris mon étonnement et ma curiosité quant aux fourmis comme une attaque personnelle dirigée contre elle et à laquelle il fallait répliquer. C'était évidemment pathologique, nettement paranoïde, et ça aurait dû m'inquiéter. Un détail pareil, ne fut-ce que celui-là, n'aurait pas dû m'échapper. Il contenait à lui seul, la suite entière des événements.

Pendant une période, j'étais arrivé à l'entraîner dans un monde plus sain qui était le mien. Elle était devenue calme, sereine, gaie, d'une joie chaleureuse et profonde. On a voyagé et construit notre vie ensemble. C'était le printemps de notre rencontre. Tout allait bien que je me disais. Ou plutôt, je faisais tout pour continuer à penser que tout allait bien. J'ai dû, en fait, commencer très tôt la politique de l'autruche, pour pas dire dès le début. J'ai couru après un rêve, après une image qui n'existait pas. Je voulais absolument avoir rencontré une fille saine, et bien que la réalité prouvât le contraire en permanence, je m'accrochais à cette idée comme un cinglé. Forcément, je ressentais le décalage en profondeur et si je m'évertuais à ne rien voir, j'encaissais quand même les coups. Ca se traduisait par des angoisses profondes apparemment dénuées de tout fondement et un malaise permanent que je m'efforçais d'ignorer. Ses insuffisances que je percevais à la manière d'un aveugle délimitant des contours, me communiquaient des sentiments de panique comme lorsqu'on s'aventure sur un sol mouvant. Il fallait absolument la contrôler, ne pas la perdre de vue comme un gamin

irresponsable, sinon elle faisait tout de travers, oubliait de prendre sa pilule, ses clés, de payer ses impôts, enfin toutes les tâches obligatoires. C'est moi qui ramenaient le cendrier plein et nos fringues qu'on avait semées. C'est moi qui éteignais toujours la platine laser et rangeais le CD, qui débarrassais le bordel de fin de soirée qu'on avait fini par amonceler. De la même façon, je programmais le magnétoscope sans jamais me planter dans les heures ou dans les manipulations

Je percevais qu'elle n'assurait pas et cela dans quantité de domaines. Je prenais donc les choses en main et tout allait pour le mieux. Mais j'aimais pas ses façons de réagir, de faire, de se conduire, d'envisager les choses, la vie, les rapports entre les gens. J'aimais pas son émotivité de surface, sa frénésie, ses absences de repères. J'avais l'impression, souvent, d'avoir à faire à une gamine paumée à qui on n'aurait rien appris. Elle avait pas le feeling, et quand elle m'a déniché, elle a sûrement eu l'impression d'avoir dégoté la perle rare, un mec qu'elle avait jamais même, imaginé rencontrer.

Mon psychisme s'est donc scindé en deux : une part consciente, de surface, qui raisonne et s'occupe aux activités quotidiennes, et l'autre qui refuse, qui gueule comme un damné pour échapper à l'enfer qu'on lui fait subir, mais qu'on n'entend pas. Et tout ça pour quoi ? Pour continuer à croire en un rêve, pour parler à ce rêve, pour baiser ce rêve dont la réalité pourtant, ressemblait davantage à un cauchemar. Parce que j'avais en moi une part d'incertitudes qu'elle avait investie et qu'elle lâchait plus comme si d'une certaine manière, elle me tenait bien serré par les couilles.

J'ai commencé à aller mal dès qu'elle est venue s'installer chez moi. J'ai réalisé alors, de façon tout à fait nette, sa dépendance fébrile comme la manifestation d'un gouffre gigantesque. Elle a senti que je la percevais et elle a aussitôt commencé à tenter de me dominer pour brouiller les pistes et s'assurer son contrôle sur moi pour me posséder. Je

n'arrivais pas à cette époque, à comprendre pourquoi, à chaque fois que je rentrais chez nous, j'étais envahi par un sentiment de malaise terrible et une sensation de grand danger alors qu'elle donnait en apparence, plutôt l'image d'une petite fille frêle que je sentais bien moins solide que moi. En la devinant si désemparée, je rejetais mes intuitions comme injustes, sans fondement, et pour ainsi dire, comme le signe d'une trop grande fragilité de ma part me causant des difficultés à accepter quelqu'un et à vivre en couple. Je ne savais pas encore que ses failles étaient davantage des faiblesses qui contenaient en germe la méchanceté et la cruauté.

Cette si grande vulnérabilité a endormi mes défenses et mon système immunitaire psychique qui ne s'est pas méfié ni défendu. J'ai été neutralisé et elle a pu investir la place comme un virus qui envahirait un hôte après avoir franchi la barrière protectrice des anticorps en se faisant passer pour un organisme inoffensif. Une fois dans les lieux, elle a tenté de prendre le contrôle de ma conscience et de mon identité pour m'asservir à son profit.

Quatre ans après notre rencontre, notre premier enfant, Mathieu, naissait, dans le même temps où nous déménagions pour aller nous installer dans l'Eure et Loir, près de la famille de Claire, dans un appartement de fonction. Le temps du trajet Paris-Châteaudun, tout a changé de façon radicale et profonde. Le midi, nous déjeunions chez ses parents, à Châteaudun.

Au-dessus de son père, une exécration croûte à l'huile, commise par une vague connaissance, trônait dans un cadre pompeusement doré.

De ce repas, en quelques minutes, tout a basculé. J'ai clairement vu, l'espace de quelques secondes, où j'avais eu le malheur de mettre les pieds. J'ai très distinctement entendu la porte de ma geôle se refermer, les clefs qu'on tourne et puis plus rien. J'ai continué par la suite à

percevoir et à ressentir, à subir et à souffrir, mais ma conscience s'est brusquement engourdie à partir de ce moment et mon sens critique a cessé de fonctionner pour des années. Quelque chose s'est paralysé et je n'ai plus été capable de percevoir le borbier dans lequel j'étais plongé. Je ne m'explique toujours pas clairement comment j'ai pu abandonner toute étincelle d'intelligence de cet instant. Le refus inconscient, sûrement, de constater le tragique de la situation qui dépassait mon entendement, m'a ligoté longtemps de façon efficace et solide. Mon manque d'assurance dû à des repères confus et embrouillés de ma propre famille, ont permis que je ne débusque pas le traquenard posé ni que je réagisse. Sa famille fonctionnait d'une façon proche de la mienne, symétrique par rapport aux situations parentales. D'une certaine manière, ses parents m'ont rassuré en s'appliquant comme un négatif sur mes propres images parentales, en atténuant par un jeu de compensation, le déséquilibre de mes propres parents. J'ai cru trouver là, une sécurité qui hélas, n'en était pas une. La faille était la même, mais seulement inversée, et je ne l'ai pas repérée.

Claire était lamentable, autant que son vaniteux de père à qui elle ressemblait comme deux gouttes d'eau. Cet odieux personnage s'écrasait et y allait de son coup de brosse à reluire avec ceux qui le tenaient en respect, alors qu'il méprisait tous les autres moins irascibles et vindicatifs que lui.

Elle n'a jamais vu dans ce minable, fier comme Artaban et droit comme un i, qu'un modèle à suivre et de qui s'inspirer. Cet être ancré de certitudes, agrippé à son pouvoir de petit dictateur familial, s'accrochait à ses privilèges archaïques de macho comme un pou enragé. Je l'ai toujours, en toutes occasions, entendu cracher son mépris sur le monde entier avec son air supérieur et satisfait, convaincu de son bon jugement et de détenir la vérité suprême. Pitoyable tyran domestique, inébranlable dans ses certitudes frénétiques, caricature vivante de la bassesse humaine crispée dans sa méchanceté envieuse. Il est ce qu'on ne veut pas rencontrer, tout ce qu'on ne voudrait jamais être ou devenir. Grottesque avorton prétentieux

dupe de lui-même, affligeant spectacle à lui tout seul de la faiblesse humaine dans son immense médiocrité, prête à tout pour s'épargner de se voir telle qu'elle est. Abjecte lâcheté de ce faux dur qui ne s'en prend qu'à ceux qui n'ont pas la clairvoyance de se défier de lui. Gargouille humaine.

Et dire que j'ai cru à tout cela. J'ai été dupe de toutes ces apparences comme un nouveau-né. Je me suis fait abuser par ces épais emplâtres de connerie pure qu'on me servait à la louche comme de la bouillie, avec tant d'aplomb.

Claire avait dû, tout enfant, en assistant à la dynamique relationnelle de ses parents, intégrer le mode de fonctionnement de son père, dominateur, figure presque surnaturelle et toute puissante. Elle avait intégré que dans la vie, entre les êtres, il y avait, il y aurait toujours un opprimé, que c'était normal, que son statut de victime lui était échu de manière existentielle, et elle avait choisi la position d'opprimeur, voire de bourreau, plus gratifiante en terme de prestige et de confort matériel.

Un an après notre arrivée dans l'Eure et Loir, nous redéménagions après avoir acheté une jolie ferme dans la région à Civry. Elle était très belle et possédait beaucoup de caractère et d'authenticité. Le père de Claire se trouva naturellement là pour prendre en main les travaux de la restauration. Evidemment, il prit en même temps possession de la maison comme si c'était la sienne, et m'éjecta dans la foulée, de ma position au sein de notre couple. Ce n'était plus, Claire et moi, ni notre maison, c'était Claire et son père, et leur maison. Il me traita comme son manœuvre et jamais je ne réalisais durant longtemps, que ces deux là m'asservissaient. J'étais sur mon petit nuage, à fond dans mon rêve. Je regardais les grands arbres de mon parc, ce pin immense, le vert étincelant de l'herbe et des charmilles, les vieilles pierres de ma maison que j'avais déniché et pour laquelle j'avais eu le coup de foudre, et rien ne semblait pouvoir m'atteindre ou troubler mon ciel bleu immaculé. J'aimais la quiétude de

mon refuge à l'abri du monde, ourlé du roucoulement des tourterelles qui peuplaient le jardin. J'aimais ma grande cheminée où l'on aurait pu déverser des troncs d'arbre. J'aimais mon foyer, ma femme et mon enfant. J'aimais ma femme, en dépit de tout ce qu'elle était et dont je n'avais pas conscience. J'aimais lui faire l'amour, presque tous les jours, et je n'en aurais pas voulu d'autre, celle-là seule me suffisait.

La famille de Claire était immense, une famille gigogne et à rallonges. Il y en avait de tous les côtés et il m'a fallu longtemps pour avoir une vue d'ensemble assez précise des gens, de leur tête, et des rapports existants entre eux. Du côté de son père, ils étaient sept frères et sœurs, trois du côté de sa mère. Ca faisait un sacré paquet d'oncles, de tantes, de cousins, de conjoints d'oncles, de tantes et de cousins. C'était une vraie smala avec de tout. Des gens, dans l'ensemble, plutôt sympathiques, extravertis et rieurs. Claire avait deux sœurs, Sabine, dont j'ai déjà parlé et Brigitte, l'aînée, plus distante que Sabine. Brigitte était mariée, quant à elle, à un spécimen lui aussi, absolument spectaculaire d'ignominie et de vanité. Il était gros, gras, bouffi, fier de dépasser son quintal, et le posant là ou l'arborant comme un culturiste. Cet être immonde était content de lui à un point inimaginable pour quelqu'un n'ayant jamais côtoyé d'individus de cette niche psychosociologique. Le verbe haut, portant costume trois pièces taillé sur mesures, rapport aux dimensions du bonhomme, ce beau-frère nommé Eric, qui était loin d'être beau, avait tout du maquignon. Rien ne l'arrêtait, et j'ai longtemps cru qu'il faisait de l'humour au second degré tellement ses propos étaient outrés et choquants si on les prenait littéralement. Hélas, le personnage était loin de posséder la finesse nécessaire à un quelconque degré supérieur, et ses discours abjects ne me firent pas rire très longtemps. Ce porc avait la délicatesse et la clairvoyance d'une brute épaisse. Ses uniques sujets d'intérêt se bornaient au cul bien crade, au fric, à la chasse, et au nombre de flics qu'il se vantait de

pouvoir corrompre pour obtenir toutes sortes de faveurs. Cette crapule était aussi attendrissante dans son cercle familial que dans ses activités sociales. Là, il me fut donné de le voir à loisir, exercer ses gammes d'humiliations en tous genres, en direction des convives présents. Cet être immonde était, comme il se doit, éminemment convaincu de son intelligence et de son importance, d'autant plus qu'il en était démuné. Et c'était un «régal» d'assister aux interactions que donnaient lieu la rencontre de mon «beau-père» et de ce gendre. L'affrontement violent eut bel et bien lieu par le passé, m'informa-t-on, ce qui était évidemment inévitable, étant donné les deux personnalités aussi égocentriques et vindicatives l'une que l'autre. L'affreux beau-frère détenait en otage, en la personne de sa femme, la fille de mon «beau-père». Il eut donc la partie belle pour tenir la dragée haute à notre «beau-père» commun. Il y eut conflit : le différend portait sur les molosses du gendre que celui-ci emmenait partout avec lui, et qui saccageaient le canapé, les fauteuils, et tout ce qui passait entre leurs grosses pattes. Les molosses furent exclus de la demeure patriarcale, m'affirma-t-on, et après une longue période d'absence, l'horrible bibendum accepta de revenir sans eux, mais en en faisant payer le prix.

Il était manifeste, du temps où je m'y rendais, que mon «beau-père» flagornait son gendre et se faisait servile dans le but de l'amadouer. Aux repas dominicaux, Eric débarquait toujours le dernier et repartait le premier, pour bien signifier sa dominance et son mépris. Dans ce duel singulier entre deux esprits malades, le vainqueur était le plus fort en terme de rapports de force. En aucun cas, le respect d'autrui ne pouvait être envisagé. Ces deux là se valaient bien.

Quand il arrivait, mon beau-père était aux petits oignons pour lui : « Eh ! Eric... Tu prends quoi ? » L'autre se retournait au bout d'un moment, l'écrasant de toute sa stature et de sa corpulence, comme le découvrant là par hasard, et il commandait :

- Un Ricard !

Il pivotait à nouveau et poursuivait sa discussion interrompue avec son autre beau-frère, Serge. Il en avait rien à foutre de son beau-père, et il n'hésitait pas à le lui montrer. Pourtant, celui-ci se décourageait pas, il repartait comme un gamin :

- Eh ! Eric ! Eh ! en essayant d'en placer une.

Il voulait se faire bien voir, il voulait participer, il ne voulait pas être exclu du groupe. Il voulait être avec les jeunes, avec les hommes, avec les gagnants, avec les vainqueurs, pas avec les femmes et les sous-hommes dont j'étais pour lui. Je regardais ces polichinelles, ce théâtre de Guignol grotesque, et je m'emmerdais à cent sous de l'heure sans m'en rendre compte. Je me suis comme ça, laissé voler une partie de ma vie par ces minables, abruti dans mon confort de lâche, dans la fausse sécurité affective que paraissaient me procurer la pétasse que j'avais pour femme, et la majorité de sa famille dégénérée.

Avec son fric qui était pas de la monnaie de Mickey, comme il aimait à le répéter, rien que des beaux billets bien craquants, le gros lard s'était offert un étang. Sa propriété, un vaste territoire délimité par de hauts murs en béton préfabriqué comme on en voit partout le long des voies de chemin de fer, renfermait en effet, un étang où nageaient des canards. Son mur était orné sur tout le pourtour, de divers tessons de bouteilles, clous et objets hérissés et contondants coulés dans le ciment. Car sa propriété était une propriété PRIVEE, à lui, PERSONNELLE et où personne n'avait le droit de pénétrer sous peine de MORT. C'était du moins ce que laissaient supposer les différents écriteaux apposés ça et là pour dissuader les éventuels visiteurs curieux : « ATTENTION ! DANGER ! PIEGES ! » On aurait dit un camp retranché, une forteresse défendant les joyaux de la couronne. Mais à l'intérieur, neni. Rien d'intéressant. Des canards, une baraque merdeuse de chasseurs au mobilier à gerber, des bouteilles vides, une barque vermoulue. Rien qui ne méritât qu'on se fît trouer la peau ou capturer dans un piège machiavélique pour expirer dans d'atroces et interminables

souffrances... Sauf peut-être... les canards, pour des chasseurs passionnés ! SES canards, que ce gros con venait nourrir régulièrement, qui avaient fini par s'apprivoiser, et qui rappliquaient en faisant COIN-COIN aussitôt qu'ils l'apercevaient. Je me disais qu'il finirait un jour par débouler avec son fusil et tirer à bout portant dans le tas de canards qui se pointerait la gueule enfarinée, croyant venir chercher leur pitance. Ça me faisait un peu comme s'il lui prenait l'idée de chasser son propre chat, un lapin nain ou des perruches dans leur cage. Il y avait un moment que de certains personnages de la famille, plus rien ne m'étonnait...

Donc, nous fûmes invités un jour, sur les terres du Seigneur, non pas pour chasser, mais pour déjeuner en plein air. Ce fut une mémorable journée où, comme d'habitude, je n'eus pas grand chose à dire. Mathieu, qui lançait des cailloux dans l'étang, fut sommé d'arrêter, pour épargner au maître des lieux, d'avoir bientôt à le curer, se justifia-t-il. L'étang étant vraiment très vaste, la remarque était aussi saugrenue que d'interdire à un gamin de puiser de l'eau avec son seau de plage, pour ne pas vider la mer...

Sur les coups de quatre heures, une partie de cartes fut engagée dans un local, au sous-sol de la cabane. Ils n'étaient que trois, les deux autres beaux-frères et « papi », mais la descente aux enfers fut au-dessus de mes forces. Je demurai en haut, me refusant à faire le quatrième, préférant contempler la charogne empoisonnée qu'on avait écorchée et crucifiée sur une souche, pour liquider les animaux prédateurs de canards. Mamie a sûrement fait l'effort de se joindre à eux, je ne m'en souviens plus, car la belote ne peut vraiment pas s'accommoder d'être jouée autrement qu'à quatre, et mamie était beaucoup trop gentille pour refuser quoi que ce soit, même à ces sinistres individus.

Nous avons vécu six ans à Civry. Mathieu poussait bien, le bon air de la campagne lui profitait. Je l'adorais et m'en occupais tant que je pouvais, mais pas assez pour mon goût, trop pris par la réfection et l'entretien de la maison.

A cette époque, et durant quatre ans, j'ai été contraint au travail forcé comme un bagnard.

C'est au bout de la deuxième année que Céline est née.

Ma fille : Célinou.

Quand je la regarde à présent, jolie comme elle est, sereine et épanouie, je me dis qu'elle s'en est bien tirée ma souris. Car elle en a vu, elle en a subi, parachutée à la naissance dans le monde de ses parents qui allaient se livrer une guerre totale.

Notre fille, Céline, venait d'avoir deux ans, Mathieu cinq et je commençais à être sérieusement stressé par mon rythme de vie. Je partais le matin en voiture, déposer Céline chez la nourrice, j'emmenais ensuite Mathieu à l'école et je repartais à mon travail. Céline n'avait que deux ans et j'avais la sensation d'être constamment sur les rotules : les nuits incomplètes, les biberons, les courses, les repas, et mon boulot. Oui, les tâches dévolues habituellement aux femmes, c'est moi qui me les appuyais. Le week-end, je retapais la maison ou Claire me faisait subir le repas dominical et l'après-midi chez ses parents. Je n'effectuais à cette époque que des tâches obligées, des corvées, et des contraintes. A force d'avoir le nez baissé, j'avançais avec les yeux au ras du sol comme les forçats, et je ne voyais même pas qu'il n'y avait plus que moi qui remplissais de charbon la chaudière de la loco. J'étais dans une espèce d'état d'hébétude permanent, associé à une activité à plein régime.

Claire, qui avait réussi son concours, toujours partante pour les projets et les entreprises stimulantes, se rendit en stage courant février. Il y avait déjà pas mal de temps que mon sens critique s'était vu bien émoussé et mon état général, vigilance, tonus, enthousiasme, bien dégradé. Disons que j'étais plus vraiment au mieux de mes possibilités. Presque dix ans de vie commune avec Claire m'avaient, pas encore anéantis, mais bien diminué.

La semaine s'était déroulée normalement à première vue. A cette époque, je n'étais capable de rien voir et ne comprenais rien à rien. J'étais aveugle comme on dit, totalement, une cécité absolue, et Claire pouvait me raconter n'importe quoi, je croyais tout comme un gamin de deux ans. Elle ne s'en est donc pas privée, et a commencé à dangereusement charger la mule en débutant les techniques d'approche pour s'attirer l'intérêt de l'un des stagiaires.

A son retour de stage, je n'ai pas vu venir quoi que ce soit davantage que d'habitude. Pourquoi l'aurais-je vu d'ailleurs ? La dynamique de nos rapports était déjà depuis longtemps mise en place, et Claire ne faisait, à ce moment là, que faire encore seulement un peu moins cas de moi. La vie quotidienne s'est poursuivie, toujours sous la pression constante des charges que je supportais.

Vinrent les vacances de Pâques durant lesquelles j'avais pris quelques jours et où je m'attelai à la tâche de carreler notre deuxième salle de bain, à l'étage. Je ne traînais pas trop le matin et je montais vite, après m'être changé en tenue négligée, me mettre à découper et coller du carrelage sur seize mètres carrés d'agglomération. J'avais encore les murs à revêtir jusqu'à un mètre de hauteur et tous les joints à remplir. Ensuite, j'aurais posé les vasques montées sur des carreaux de plâtre et les travaux n'auraient pas été loin d'être finis. Ce moment là me tardait car, comme disait mon père, j'en avais plein les bottes. Plein de quoi ? Je n'ai jamais su. Peut-être de la boue épaisse collée aux semelles et qui alourdit le pas. Moi, c'était plutôt de la merde, celle de Claire, mais j'avais pas encore regardé.

Le printemps arriva et Claire se nourrissait de moins en moins. Elle se mit dans l'idée de faire de la gymnastique, et les après-midi des week-ends où le soleil brillait, elle passait son temps allongée sur une serviette à se faire bronzer à l'abri des haies en plein soleil. Il y avait des trucs comme ce genre de choses qui m'échappaient, mais je ne voyais pas clairement quoi, et à ce moment là, je ne cherchais pas non plus.

On baisait toujours comme des fous et j'arrivais souvent le matin, complètement cassé à la poste. J'avais la tête vide, des absences, une confusion mentale presque permanente et des crises de céphalées accompagnées ou suivies d'hémiplégie et d'insensibilité faciale très inquiétantes. C'était arrivé à un point tel que je dus aller consulter mon médecin. En l'occurrence, c'était une femme, énergique et décidée qui m'inspirait à priori confiance, mais ne faisait pourtant pas l'unanimité dans le village. Les sous-entendus allaient bon train sur ses

manières étonnantes et chacun y allait de son anecdote sur son dos. Je croyais à une cabale montée contre elle et à la malveillance légendaire de la populace en général. Elle avait jusqu'à présent, toujours soigné convenablement mes enfants, et son cabinet affichant quelle que soit l'heure, salle vide, je continuais de m'y rendre, évitant l'attente chez des médecins plus renommés. Depuis, j'ai bien compris la véritable raison de la salle d'attente désertée...

Cette fois ci pourtant, j'émis un doute lorsque, rendu chez moi après sa consultation, je me rendis compte qu'elle m'avait prescrit des neuroleptiques préconisés, je m'en souvenais pour l'avoir appris dans une revue quelconque, contre les bouffées délirantes des psychotiques. J'étais peut-être pas au mieux de ma forme, mais délirant ou psychotique, j'avais l'intuition de ne pas l'être encore tout à fait. Je l'appelai sur-le-champ et lui fis part de mon étonnement et de mon appréhension, ce à quoi elle répondit par des paroles apaisantes, m'assurant de la parfaite innocuité du produit et du caractère tout à fait anodin de la prescription. Je décidai malgré tout de ne pas entamer son traitement.

Je suis donc resté affligé de mes analgésies et de mes troubles psychiques. Je ne tenais absolument plus la distance et me sentais pédaler, à tous les niveaux, de plus en plus dans la semoule.

Claire décida enfin, d'une façon assez soudaine, d'organiser une fête chez nous, rassemblant plein de monde. Je laissai faire sans objection comme d'habitude et, après avoir fixé la soirée pour mi-juin, elle appela les différentes personnes de sa liste sans oublier le stagiaire de février. Je participais peu aux préparatifs car je n'avais jamais apprécié ces grandes noubas pleines de bruit et de gens partout mais je me tapais quand même les tréteaux et les planches qu'elle m'avait envoyés chercher à la salle des fêtes du village pour faire face au nombre des invités.

La fête se déroula donc comme prévu, avec beaucoup de monde. Le jardin fut vite envahi et l'on commença à servir le cocktail maison à la louche. Le « stagiaire de février » arriva parmi les derniers, seul, sans être accompagné de sa femme. Il alla rapidement s'asseoir sur une chaise en prenant bien soin de conserver une distance stratégique par rapport aux autres qui voulait signifier : sociable, mais toujours indépendant. Il y eut un lunch puis, vers minuit, on poussa les tables pour danser. Vers trois heures, je suis monté me coucher, laissant les plus fêtards chanter dans les premières lueurs de l'aube, des chansons accompagnées à la guitare.

Une semaine après, nous étions invités, Claire, moi et quelques autres irréductibles à un repas chez (toujours le même) « le stagiaire de février ». La soirée fut assez surréaliste et je la vécus un peu comme dans un rêve. Claire adopta dans ses manières, une impudence et un aplomb auxquels j'avais été rarement confronté... Ses attitudes étaient provocantes en permanence et il était flagrant qu'elle était davantage chez elle que la femme de l'autre qui semblait presque transparente en comparaison. Elle avait bien dix ans de plus que Claire, bien sûr, mais la différence d'âge n'expliquait pas tout... Je rentrai seul pas trop tard, avec une première fournée de gens qui repartaient, et toujours sans la moindre once d'esprit critique ou de suspicion et donc, sans, ne serait ce qu'entre apercevoir ce qui se profilait à l'horizon et se manigançait avec le grand ténébreux qui se la jouait désinvolte.

Je sais que ça paraît difficile à croire pour quelqu'un d'extérieur sans penser que j'étais sûrement un peu trop naïf pour ne pas dire tout à fait nigaud. Mais c'est sans compter avec la part de rêve qu'on porte tous en nous. J'avais aussi perdu tous mes repères en quittant ma région, ma famille et mes amis, pour déménager dans celle de Claire. Elle était demeurée le seul point fixe qui me restait, le seul repère qui me paraissait stable, et j'avais fini par l'idéaliser à un point tel que j'étais prêt à avaler toutes les couleuvres qu'elle avait décidé de me faire avaler et ça en faisait une sacrée quantité.

Lorsque nous fûmes fin juin, les vacances approchèrent vertigineusement. Un samedi après-midi, Claire s'absenta après déjeuner et ne revint que tard en début de soirée. J'avais passé la journée complète, seul avec les enfants, et Célinou était tombée en arrière de son petit fauteuil en osier au cours d'un de ses moments d'agitation coutumière. La bosse était impressionnante et je me sentais un peu responsable de l'accident. Lorsque Claire rentra, j'étais particulièrement inquiet de son retard. J'avais téléphoné à sa sœur dans l'après-midi, pour savoir si elle savait où elle était, au cas où elle n'aurait pas été tout bonnement avec elle. Mais non. Elle n'avait aucune idée de l'endroit où elle pouvait être, mais elle me rassura en m'assurant que Claire devait sûrement être très absorbée à parcourir les magasins. Je savais que faire part à Claire de mes interrogations était un bon moyen de l'exaspérer. Et exaspérée, je savais qu'il n'était pas couramment déjà, besoin de raisons, pour aller en rajouter moi-même... Je ne dis donc rien à Claire quand elle rentra, excepté pour l'informer de la bosse de sa Céline chérie. A mon grand étonnement, elle me répondit avec une compréhension peu commune pour son habitude, que ce n'était rien et qu'il ne fallait pas s'inquiéter d'un petit bobo banal à son âge.

Quelques jours après, nous fûmes précipités dans les premiers jours des vacances comme dans un abîme. Le ciel était couvert et bas. Les siestes de Célinou étaient brèves et il flottait dans l'air de la maison, comme une chape de plomb. Je m'occupais des derniers préparatifs ou plutôt des derniers «bouclages» avant le départ, comme l'entretien du congélateur et toutes ces corvées matérielles chiantes à accomplir mais obligées si on ne veut pas se retrouver au retour, encore un peu plus submergé qu'on ne l'était avant de partir.

Nous partîmes le deux juillet, avec des allures de naufragés quittant un navire échoué sur des récifs. Le ciel était toujours aussi gris et pluvieux en ce début d'été, et il fallut faire une première fois demi-tour pour vider dans les containers, les derniers sacs poubelle que nous

avons remplis et oubliés de déposer. Claire se payait une tête d'enterrement des plus réussie, et elle voulait nous faire fuir je ne savais quoi encore, au juste. Elle était toujours pressée de s'en aller. Il fallait toujours avancer, courir, aller plus loin, toujours plus loin, en avant. Claire fuyait, sa vie n'étant qu'une fuite, et pour tout dire une fuite d'elle-même dans le mouvement et l'activité. On était donc parti comme des voleurs, le deuxième jour des vacances, après quand même négociation de ma part pour repousser le départ d'au moins un jour, alors que nous avions devant nous, un plein long mois, de complètes vacances. C'était quelque chose qui me dépassait, cette course saugrenue vers des destinations sans cesse nouvelles. Moi, j'aimais bien prendre mon temps, le temps de vivre, de poser mon cul et d'écouter un oiseau ou de regarder bouger un brin d'herbe. Surtout qu'en arrivant, le lendemain, ou deux jours après, elle se taperait la même tête d'enterreuse ou de déterrée, ça se valait, et que le problème, si problème il y avait, en serait toujours au même point. Et que là, eh bien, il faudrait bien envisager de le résoudre ou alors être contraint de se remettre à nouveau en route vers une nouvelle destination, et ainsi de suite jusqu'à la fin des vacances, et pourquoi pas jusqu'à la fin tout court, c'est-à-dire, jusqu'à la fin des jours.

On était donc allé grossir le flot des vacanciers empressés et une heure après notre second départ, nous n'avions toujours parcouru que dix malheureux petits kilomètres de rien du tout. Les informations à la radio ne nous laissaient guère augurer une meilleure fluidité pour les heures à venir que celle de la marée automobile où nous étions englués. C'est donc avec autorité, une fois n'était pas coutume, que je pris la bretelle de sortie de l'autoroute, conseillée par les gendarmes en personnes qui nous faisaient des signes assez péremptaires au bord de la chaussée pour nous inviter à bifurquer. Je fis demi-tour une deuxième fois dans la même journée et je reportai notre départ à un moment ultérieur.

Il était trois heures de l'après-midi et je trouvais l'atmosphère de la maison de plus en plus glauque, pisseuse, aux teintes des pires fins de dimanches familiaux, grises et poisseuses. La

journee me collait carrément aux doigts et je commençais, moi aussi, à espérer pour bientôt, le possible moment du départ définitif. Au bout du compte, on a pris la route en début de soirée, ce qui nous a rendu à la maison des parents de Claire pour minuit, une heure du matin. Le plus gros des troupes était passé et le trajet s'était déroulé convenablement cette dernière fois.

On venait chaque été passer dix, quinze jours dans la maison de Pézenas située dans le midi. On profitait du soleil, de la piscine, et de tout le confort matériel, dont les «services », assurés avec une parfaite efficacité par la mère de Claire qui prenait toute la maison en charge question intendance. J'appréciais beaucoup ces séjours au soleil quasi certain chaque matin, dans la tranquille quiétude provençale, à ne rien faire d'autre pour ainsi dire que lire ou se baigner dans la piscine particulière de papi. On partait parfois se balader au marché, mais rares étaient les expéditions éloignées où la canicule nous faisait regretter la relative fraîcheur de la maison.

Le séjour ressembla aux séjours précédents, pas tellement différent des autres d'ailleurs... Claire était simplement, encore un peu moins proche de moi que le reste du temps si c'était possible. Et c'était possible... Et malgré tout, je ne réagissais pas, je n'avais conscience de presque rien, comme si j'avais été anesthésié. Ce que j'étais. Elle était parvenue, par un processus complexe, à m'anesthésier psychiquement presque totalement, ce qui fait que je ne voyais ni ne ressentais plus depuis des années, ce qui aurait crevé les yeux de n'importe qui et que personne en pleine possession de ses moyens, n'aurait jamais accepté. Le souffle du vent aurait davantage fait tressaillir un dormeur. Je n'étais, malgré tout, pas plongé tout à fait entièrement dans le coma puisque j'arrivai, au cours de ces vacances, à déceler des conduites, des faits ou des situations qui auraient dû, bien sûr, me choquer outrageusement et qui ne faisaient seulement que me démanger, mais c'était déjà cela, comme les derniers fils qui me rattachaient encore à la vie. Ainsi, nous revînmes un midi de Béziers où nous étions allés passer la matinée et lorsque Claire posa les quatre ou cinq livres qu'elle s'était offerts sur la

table de la véranda en déclarant : « Ca, c'est MES livres ! », le MES qui avait été scandé si violemment, m'étais resté, A MOI, en travers de la gorge. Ce petit détail sûrement, n'était pas anodin. Car ce MES était assurément une affirmation manifeste de revendication, d'autant moins justifiée que Claire n'avait absolument rien à me reprocher, ne l'ayant jamais contrainte à quoi que ce soit ni même ne serait ce que négligée. Etonnant donc, comme un petit détail insignifiant avait pu se frayer un chemin vers le fin fond de ma conscience en hibernation, pour aller la chatouiller, alors que des années d'actes de haine ordinaire autrement plus choquants et apparents, n'avaient rien provoqué. Le séjour se poursuivit et Claire se coupait chaque jour un peu plus de moi, de nos enfants, de tous, absorbée dans ses livres snobs et creux qu'elle ne quittait plus, dérivant dans la piscine, en pleine cagnasse, sur le matelas pneumatique fluorescent.

Je m'allongeais à l'ombre brûlante de la balancelle, étranger moi aussi de plus en plus, à tout ce qu'elle devenait. Quelques fois, elle s'esclaffait ou riait à un passage particulièrement savoureux, jubilant secrètement de me prendre à témoin de son bonheur traître. Elle ondulait, tournoyant lentement dans la piscine turquoise comme une immense feuille morte rose bonbon.

Un jour ils décidèrent, Claire, son père, et Serge, mon beau-frère, présent lui aussi avec sa femme, d'effectuer une petite marche dans les environs. Il s'agissait de faire le tour de la colline Sainte Thérèse et de rentrer par la route des Lounes. J'acceptai de me joindre au groupe des randonneurs, mais très vite, je me rendis compte que je m'étais fourvoyé lorsque je fus laissé à la traîne par l'équipe de ce qu'on devait bien appeler « un stage commando ». Alors que j'avançais d'un pas égal, mais posé, les trois compères se détachèrent presque aussitôt du peloton pour s'assurer un maximum d'avance dès le départ. Ils palabraient en avançant, comme des sprinters de haut niveau, sans jamais d'ailleurs se retourner pour s'enquérir de mon sort ou même simplement s'informer de ma progression. J'avais été oublié,

si tant était qu'on s'était rendu compte de ma présence, perdu dès le début dans la poussière des chemins tel un vulgaire insecte éjecté sous les semelles de leurs baskets. Dans un virage, je fis demi-tour, laissant les météores pulvériser leur record. Je rentraï en flânant, soudain heureux de marcher seul dans le crissement des cigales.

Un autre jour, nous descendîmes à la rivière avec les enfants. On l'atteignait en suivant un chemin escarpé et terreux qui menait à une petite plage de cailloux blancs à l'abri des arbres. On faisait des ricochets et Célinou courait en sandales d'eau au bord du rivage. Le silence, entre Claire et moi, devenait solide comme un cube de verre compact.

A table, les repas à l'ombre orange des stores de la véranda donnaient lieu à des scènes qu'aujourd'hui je peux juger désespérantes. Claire pouvait cracher à sa mère, des phrases du genre : « - Mais essuie-toi la bouche quand tu manges ! » si elle avait eu le malheur de laisser souillé un peu trop longuement, un coin de ses lèvres. Après le repas, j'aidais à débarrasser la table et je venais même passer un coup d'éponge autour du verre de « papi » qui trônait, toujours en bout de table, sans s'être jamais levé pour participer aux tâches du déjeuner. Je me souviens très précisément de son attitude à ces moments là, et si je ne nommais pas ce que je ressentais, je dois bien convenir qu'il transpirait le plus pur mépris bien masculin pour celui que j'étais, capable de se compromettre dans ces tâches tellement subalternes et dégradantes, de tous temps dédiées à la catégorie inférieure des femelles.

Et puis un soir, après le repas, un peu avant d'aller nous coucher, je dis à Claire, après un très long moment de doute : « - J'ai l'impression que tu ne m'aimes plus... » Elle m'a regardé alors, soudain, comme si elle me découvrait. Elle devait l'avoir devinée, presque l'attendre ma remarque ou une du même genre, un peu comme le coup de tonnerre qu'on appréhende. Elle m'a répondu sans aucune hésitation : « - Mais non, bien sûr. Je t'aime toujours. » Je ne me souviens plus très bien de la suite, mais elle arriva sans difficulté à me faire taire pour la soirée bien entendu.

Nous devions nous rendre, après le séjour dans le midi, chez Antoine, avec qui nous devions repartir camper avec sa femme et leurs enfants. Je me promis de réclamer des éclaircissements à Antoine que je savais sûrement détenir des explications sur le comportement étrange de Claire. Je savais qu'il me les fournirait s'il les avait, et si j'insistais un peu fermement.

Nous sommes arrivés en fin d'après-midi chez Antoine. On a dîné puis couché les enfants. Antoine a préparé un joint et l'a fait passer. Je n'ai pas tiré dessus. J'étais même assez fatigué et je n'ai pas voulu traîner en bas. Je suis monté assez vite. Le temps passait et Claire montait pas. Je suis descendu voir ce qu'elle fabriquait. Je suis arrivé et je l'ai trouvée tranquillement installée sur le canapé du salon, en bas, en train de lire une lettre avec attention. Bien sûr, c'était une lettre de l'autre, qu'Antoine lui avait remise. Je ne sais pas ce qu'il pouvait lui dire, toujours les mêmes conneries, bien sûr. Mais moi, ça m'a fait l'effet d'une bombe, ça m'a fait comme les avions de ligne qui se sont engouffrés dans le World Trade Center, ça m'a explosé de la même façon. J'ai vacillé et je me suis effondré... de la même façon que les deux gratte-ciels. Je ne voudrais pas être maladroit ou indécent, mais j'insiste, en remettant les choses à la même échelle, j'ai reçu un Boeing en plein cœur. Elle m'a regardé m'effondrer sans un mouvement, sans un geste, sans une émotion. Il y avait longtemps que pour elle, je ne valais pas plus qu'une tour de béton avec personne dedans. J'ai pensé à tout ce que j'avais construit et que je croyais tenir, et compris qu'il ne restait plus que des cendres entre mes mains. J'ai pensé à mes enfants couchés là-haut et à l'anéantissement de toute notre vie.

Elle était raide, elle m'a raconté n'importe quoi, tout ce qui lui passait par la tête pour m'embrouiller et me la boucler. Elle a même voulu baiser, histoire de me prouver son attachement... ! C'était pas beau tout ce merdier, c'était même épouvantable.

Le lendemain, elle est partie lui téléphoner. Je ne sais pas non plus ce qu'elle lui a raconté, mais en revenant, elle a annoncé à la cantonade : « Je suis une vraie salope. » Evidemment, c'était vrai, mais je ne le savais pas encore tout à fait... Tout me lâchait, comme Antoine qui, en cumulant les fonctions de poste restante et de valet messenger acquis à son nouveau maître, me trahissait sans aucun état d'âme. Le salopard de la lettre agissait sur mon entourage comme un révélateur. L'avenir allait montrer qu'il n'y résisterait pas.

Le reste des vacances s'est passé dans un délire aux allures de cauchemar, un univers surréaliste et incohérent. Ils se téléphonaient tous les jours et j'assistais, totalement lobotomisé, à ma mise à mort programmée.

- Tu pourrais vouloir me quitter pour aller vivre avec lui ? questionnai-je un jour.

- Non. Oh non... Je ne suis pas assez bien pour avoir la moindre chance de l'intéresser...

- Tu te sous estimes à ce point ? entrevoyais-je.

- Tu dois choisir, lui déclarai-je un autre jour. Tu vas arrêter tout ça ou je vais te quitter.

- Mais tu me fais du chantage...! répliqua-t-elle.

Cette réplique fut la première nettement tordue, d'une longue suite de coups bas et vicelards. Elle devint semblable, avec son mec qu'elle ne voulait plus lâcher, à un chien hargneux, grondant, les crocs serrés sur son os.

La suite est du même tonneau, une descente aux enfers dans des marais fétides. J'essayais de me raccrocher à la réalité, de me, de NOUS sortir de cet horrible scénario de science-fiction dans lequel nous sombrions, mais aucun de mes efforts ne parvenait à redresser la situation. J'avais l'impression que mes ongles ripaient comme sur du verre et ne s'agrippaient à rien.

Les vacances s'achevèrent enfin et nous rentrâmes.

- Ecoute, me dit-elle, on se reverra lui et moi, mais il ne se passera plus rien. Seulement... tu ne vas pas me croire...

Mais bien sûr que si j'allais la croire. Quand on aime quelqu'un, on croit tout ce qu'il nous raconte. J'allais non seulement la croire, mais je lui aurais donné raison contre le monde entier. Pour elle, ça allait être du billard.

Ils se virent dès lors régulièrement. Le lundi soir, jour où elle allait, soi-disant, à l'atelier peinture sur soie, elle prolongeait la soirée et la faisait nocturne jusqu'à quatre heures du matin.

- Tu n'as pas l'air heureuse... constatai-je un soir, face à sa mine désespérée.

- Je n'ai pas assez de temps à LUI consacrer... me répondit-elle, comme en proie à une illumination mystique.

- Je vais me sacrifier pour vous ! finit-elle par lâcher un autre soir, abattue, en parlant de moi et des enfants, alors que j'essayais de la raisonner.

- Tu sais, m'avait-elle confié une nuit, pendant que nous faisons l'amour, avec cette jubilation malsaine qu'elle éprouvait, tu baisses une vraie salope...

« - Je te rassure, ça n'est pas facile pour moi non plus... », me lança-t-elle un jour.

Et c'était quoi qui n'était pas facile ? Me mentir ? Ou bien ne pas le faire, mais seulement résister à la tentation avide de me tromper ? Et je ne savais plus laquelle des deux propositions était la pire.

Elle m'avait averti une fois, sans la moindre conscience du caractère pervers de sa réplique, alors que je lui réclamais des explications : « - Arrête de m'interroger ou je vais être obligé de te mentir... ! »

- On voudrait passer un week-end à La Rochelle, m'annonça-t-elle un jour, mais tu ne voudras sûrement pas...

- Pourquoi ?

- Je ne sais pas... Tu vas t'imaginer je ne sais quoi...

- Non.

- Alors je peux y aller ?

- Oui.

- Tu es grand... Tu es vraiment grand !

- Non.

Abus de faiblesse. Abus de pouvoir sur personne en état de vulnérabilité. Je voudrais tant que cet échange n'eut jamais lieu. Et pourtant il eut lieu. Et je ne peux rien y faire. Je voudrais tant ne pas m'être laissé avoir comme ça. Je regrette ma naïveté et mon manque de défenses. Comment ai-je pu répondre ça ? Je me demande pourquoi. Je crois que je ne trouve rien... Si ce n'est mon manque de perversité personnelle pour ne pas l'imaginer chez les autres.

Et je trouve sa basse flatterie, à laquelle je n'étais même pas sensible, sur ma soi-disant noblesse d'âme, pour l'utiliser à ses fins personnelles, profondément répugnante.

Elle avait sans doute choisi la voie du mensonge comme elle l'avait toujours vu faire par son père. La question n'avait même pas dû se poser. Elle se contentait de reproduire exactement le modèle observé. Une fois la ligne de conduite posée, à savoir s'autoriser le mensonge ou la force pour parvenir à ses fins, découlait la suite sidérante et absolument invraisemblable pour moi qui n'avais pas les mêmes valeurs en usage.

Un matin, j'avais fouillé dans son sac à main pour essayer de découvrir des indices flagrants de ses tromperies et m'assurer de la véracité ou non de ses dénégations. Je ne le lui

avais pas caché, et comme je doutais de plus en plus fortement de tout ce qu'elle me racontait, elle m'avait craché, d'un ton méprisant un peu dégoûté :

« - Tu fouilles dans mon sac, maintenant ! Mais rassure-toi, ça restera entre nous... ! avait-elle persiflé. Vas-y. Va lui dire, laisse ma femme ou je te casse la gueule ! Espèce de minable ! »

Je n'oublierai jamais la façon dont elle me confia un soir, alors que nous venions de faire l'amour et qui synthétisait le fond de sa personnalité malade et perverse, son : « On est vraiment deux beaux salauds hein ? ». Là j'ai vu, comme si on voyait par transparence, l'aspect vraiment malsain de sa personnalité.

Une autre fois, je lui dis : « - Je vais te quitter si tu continues. »

- Tu dis ça, mais tu ne le feras jamais, railla-t-elle encore.

Là, j'ai commencé à voir clair. Le voile s'est déchiré et j'ai compris presque instantanément dans un éclair de lucidité à qui j'avais à faire. C'est à la suite de cette ultime provocation, ce jour là, que soudain, dans la seconde, ma décision irrévocable de la quitter fut prise. Elle m'accusa alors : « - Mais tu te rends compte de tout ce qu'il a fallu que je te fasse pour que tu réagisses ! »

Elle m'asséna ensuite, avec tout le mépris et l'arrogance que révélait cette évidence : « - Tu n'es pas un vrai mec... ». Et elle continua en me disant d'un air entendu, que plus tard, elle expliquerait les raisons de son départ aux enfants, avec le sentiment de supériorité indulgent de qui ne veut pas, par grandeur d'âme, trop accabler quelqu'un qui, malgré sa faiblesse et ses insuffisances, n'est pas complètement responsable de celles-ci. C'est là qu'est née la nécessité de ce récit. Non contente de m'assassiner, elle me croyait assez faible pour ne jamais rien dire...

« - J't'ai dominé pendant tant d'années... », me jeta-elle encore avec mépris, en travers de la figure. « Tu ne me domineras plus, car je ne te reprendrai jamais... », lui déclarai-je alors.

Et c'est ainsi que nos échanges prirent fin.

A chaque fois, parmi toutes les possibilités, elle choisit la pire. Elle disait et elle faisait exactement tout ce qu'il n'aurait pas fallu. Elle essayait de se retenir aux branches, mais elle saisissait toujours celle que n'importe qui aurait tout de suite perçu comme entièrement vermoulue. Et je la voyais chuter, complètement effaré de réaliser qu'elle ne maîtrisait rien du tout, et pire, qu'elle aggravait son cas toujours davantage. L'inertie la plus grande, le silence le plus total aurait été moins maladroit que ses malheureuses tentatives pour se justifier et se déculpabiliser. Elle agissait un peu comme aurait fait un assassin qui tenterait de diminuer sa faute en arguant de la race de la victime, alourdissant encore un peu plus ses actes d'une idéologie raciste. Elle faisait comme celui qui se noie faute de savoir nager, qui gesticule de plus en plus énergiquement pour se maintenir à la surface et ne fait que s'enfoncer davantage.

L'effet de stress et le laminage mental auquel elle travaillait depuis de nombreuses années ont permis un tout bête rapport de forces disproportionné, aggravé par ma totale confiance en elle mal inspirée. Elle instaura ce rapport de forces dès qu'elle put. L'équilibre a franchement basculé à partir du moment où j'ai accepté de faire un enfant avec elle. C'est là qu'elle a commencé, sans équivoque possible, à profiter de moi, à m'exploiter au maximum, à véritablement se laisser porter par moi comme un boulet. Elle ne se levait jamais lorsque Mathieu, bébé, pleurait, et elle m'a abandonné toutes les corvées matérielles, certaine de mon sens du devoir, de ma « conscience familiale » qui me feraient tout prendre en charge jusqu'au bout. Jusqu'à même, crut-elle, accepter ses infidélités conjugales pour sauvegarder le couple parental envers et contre tout. Et ceci demeure pour moi le comble de la malhonnêteté, de la perversion et de la lâcheté. Elle était parvenue à cette position, en procédant progressivement. Elle allait de cette façon, toujours jusqu'au bout, jusqu'à ce que les autres ne puissent plus, selon ses propres termes. Sa seule motivation étant sa domination, peu importait le prix qu'elle allait faire payer aux autres et les moyens mis en œuvre. Seule la fin était recherchée.

Elle était incapable d'aimer car elle ne donnait rien à personne gratuitement. Elle ne fonctionnait qu'en termes de rapports de force, de rapports de pouvoir. Avidé d'image, de statut, de paraître, de standing, elle prenait. Elle prenait tout, la meilleure place sur le canapé, le meilleur morceau à table, les décisions, le fric, le temps de vivre, le plaisir, la joie, et jusqu'à la vie des autres.

Ce qui fait l'ampleur de mon étonnement, c'est de l'avoir sentie si proche de moi durant les premières années où nous vivions ensemble. Et c'était réel je crois, elle était vraiment en phase avec moi, bénéficiant de mon influence constructive et apaisante. A distance de sa famille malsaine, épaulée avec chaleur et fermeté, elle donna le meilleur d'elle-même et se montra une compagne agréable et aimante. Au début, et pendant deux ou trois ans, elle accepta et apprécia mon influence. En déménageant dans l'Eure et Loir, alliée à son père dont elle retrouvait la proximité, elle me renia, m'imposa sa dictature, et me combattit.

Mon erreur provint de lui avoir, à un moment, fait confiance, et de l'avoir laissée autonome. Car c'est à l'instant même où je lui accordais ma confiance que j'aurais dû commencer à m'en méfier. L'autonomie dans la responsabilité et le respect des autres était pour elle une conduite dépassant ses possibilités. Complètement dépendante, elle n'était pas capable de se gérer efficacement dans son propre intérêt.

J'étais moi-même complètement inconscient pour arriver à vivre avec cette irresponsable.

Je l'avais cru anticonformiste car elle semblait capable de remettre en cause les idées reçues, les préjugés et les courants de l'air du temps dans les remarques qu'elle exprimait au cours de nos conversations. Mais ça n'était qu'une apparence, car au fond, elle adhérait sans aucun esprit critique aux effets de mode, à l'influence du moment et du plus grand nombre. Elle disposait de peu de convictions profondes qui fussent solides et bien étayées. Elle suivait les mouvements de foule comme le surfeur la vague, à savoir la plus grosse. Et son choix qui l'a fit se jeter dans les bras d'un imbécile suffisant, machiste et faux jeton, en était l'illustration et la preuve la plus flagrante.

Nous n'avons jamais vraiment fait l'amour ensemble. Nous avons baisé. On y a trouvé du plaisir sexuel, et seulement cela. On ne faisait pas l'amour, on se défonçait. On se défonçait à

la baise comme d'autres se défoncent à l'héro. On était complètement accro au cul et à l'orgasme. Il nous fallait notre dose de plus en plus massive, de plus en plus souvent. On courait après ça comme des toxicos en manque. Il fallait qu'on jouisse presque chaque jour dans une escalade sexuelle de plus en plus violente, brutale et agressive. On dépassait allègrement les limites de l'érotisme pour se rouler dans le stupre comme des pourceaux dans la fange. On était des espèces de zombies uniquement préoccupés de notre frénésie à jouir, pour sentir se répandre dans notre crâne, l'onde fracassante du plaisir, et dans la gorge, le râle de l'effondrement.

Je ne l'ai jamais véritablement aimée non plus. Je n'avais aimé en elle que ce que j'y avais mis. J'avais rempli une coquille vide. Sinon, je la gérais. Par la suite, je ne suis plus parvenu à le faire car elle me déborda comme peut le faire un enfant turbulent et imprévisible. N'ayant pas pris nettement conscience de sa personnalité, je ne pu anticiper pour me protéger.

Je sais qu'à présent, chez une autre et les autres en général, certains petits détails ne resteront pas sans interprétation, s'inscrivant dans une dimension plus vaste... J'ai appris qu'une femme infantile, pas à la hauteur, avec des défauts et qu'on pense fragile ou vulnérable, ne doit pas nous endormir et nous rendre indulgent, et en tout cas, ne doit pas nous laisser penser qu'elle est inoffensive. Car si on ne s'en méfie pas, ou si on ne prend pas garde de s'en protéger, elle pourrait, lorsque les conditions seraient favorables, s'emparer totalement du pouvoir et en abuser largement.

Elle ne m'impressionna jamais, même un peu. Elle avait fini par me démolir, oui. Mais ceci est à la portée de n'importe qui. Une bande de délinquants, croisée un soir peu chanceux au détour d'une rue, et le résultat est le même. Non, vraiment rien de quoi être fier ou qui prouve quoi que ce soit. Sa rencontre avait été aussi funeste pour moi que celle d'un serial-killer. J'ai dix ans d'elle comme d'autres ont leurs souvenirs de guerre !

C'est l'écriture qui m'a sauvé. Lorsque j'ai recommencé à écrire, j'ai repris contact avec moi-même, car l'écriture était la chose la plus intime qui me restait, m'appartenant en propre. Un jour, je l'ai regardée avec les yeux de la lucidité et j'ai réalisé que j'avais vécu dix ans avec cette harpie rigidifiée... Ca a été fini.

Ecrire est pour moi un acte par lequel je retrouve la vérité bafouée, que j'imprime et manifeste contre le mensonge.

Il faut se méfier des images, et savoir s'en défier.

Je me suis retrouvé changé. Cette expérience m'a fait activement devenir quelqu'un que je n'étais pas. Je me sens moins inconscient qu'autrefois. Je suis beaucoup plus circonspect qu'avant avec les gens, moins naïf. Je sais que ce que l'on tient pour solide n'est parfois qu'une vue de l'esprit, et peut se découvrir soudainement friable et aussi mouvant qu'un marécage. Cette brusque prise de conscience de la fragilité des choses, et notamment des accords et de l'harmonie entre les êtres, a ébranlé mes certitudes et m'a déstabilisé. J'y ai pourtant gagné d'être plus lucide, et donc plus apte à m'adapter à la réalité.

Elle m'est devenue à présent, tout à fait prévisible : elle choisira toujours le plus facile, quelles que soient les conséquences et la moralité de son choix. Elle choisira toujours, la pire et la plus lâche des options. La véritable lâcheté passant souvent inaperçue à celui-là même qui en est affligé.

Elle se mentait tellement à elle-même et aux autres, qu'elle avait fini par croire les menteurs eux-mêmes. Elle n'avait pas pensé, en disant que son amant ne la laisserait pas

tomber, que c'était ce qui pouvait, hélas pour elle, lui advenir de pire... Elle aurait difficilement pu trouver plus abject, quelqu'un lui ressemblant autant.

Claire n'était qu'un cocktail de mauvaise foi et de haine. Elle était de la destruction pure, une mine antipersonnel, des lames de rasoir, une véritable cinglée. Et je me suis débarrassé d'elle comme on se débarrasse d'un chien enragé devenu dangereux.

Le bourreau se dégrade bien plus qu'il ne croit dégrader sa victime.

La folie des hommes, au sens de l'humanité, dont je ne m'exclus pas (j'ai pu aussi être capable d'actes assez peu glorieux, à d'autres moments dans ma vie), est immense. Il est désespérant de constater que dans le meilleur des cas, ceux-ci n'ont conscience de leur folie destructrice qu'uniquement lorsqu'ils sont eux-mêmes victimes. La souffrance d'autrui, puisqu'on ne la ressent pas, n'est souvent tout simplement même pas perçue. L'aveuglement est une des choses les mieux partagées en ce monde.

Quand les guerres sont finies, on reconstruit. Le temps érode même jusqu'aux souffrances les plus profondes, mais rien ne compensera jamais la perte et les malheurs inutiles, les offenses et les injustices, les blessures absurdes. Le malheur n'apporte jamais rien en soi, si ce n'est l'occasion de nous renforcer pour faire face à d'autres malheurs, d'autres épreuves, que l'avenir pourrait nous réserver.

Je ne savais pas, avant de vivre cette horreur, qu'on pouvait être blessé psychiquement, c'est à dire perdre sa vie comme on la perd quand on perd son sang, par une plaie béante invisible, mais tout à fait réelle. Et, comme suite à des atteintes physiques, continuer à s'affaiblir, même après les attaques infligées. Notre psychisme est une entité en soi, fragile et vulnérable, et l'on peut mourir, alors même que notre corps est totalement indemne. On peut se faire assassiner vraiment, sans avoir reçu un seul coup matériel. Il faut garder à l'esprit que

les êtres humains, les autres, surtout les autres, ne sont pas indestructibles. Il ne faut jamais sous estimer les forces de l'esprit. Ni dans un sens, ni dans l'autre. Heureusement.

Une légère brume, ce matin, est posée sur le paysage. Le soleil est là, diffusé par les nappes. Avec la chaleur du jour qui monte, le ciel deviendra parfaitement bleu et les lointains tout à fait nets. On perçoit souvent, bien longtemps avant, où l'on se retrouvera un jour. Les contours ne sont pas bien délimités, mais comme à travers un objectif tourné vers l'avenir, les zones de couleur, les masses de contrastes sont déjà là, bien situées.

Il me paraît peu probable qu'on puisse encore m'abuser ou mettre à mal mon identité. Je m'appartiens et ne me laisserai plus jamais voler à moi-même. C'est une vigilance de tous les instants, une attention tranquille, mais bien assurée, un éveil dont il ne faut jamais se laisser distraire. La liberté est un équilibre fragile.